

*Bibliothèque publique de la ville,
N. 11672.
de la part de l'éditeur*

Q 3160

VIE
DE
J.-F. OSTERVOLD

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

DE
DAVID DURAND

Avec une préface de M. L. Henriod, pasteur de Valangin

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER, ÉDITEUR

1863



Q 3160



VIE
DE
J.-F. OSTERVOLD

1,585,840

BPU NEUCHÂTEL



32000 001333162

VIE
DE
J.-F. OSTERVOLD

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

DE
DAVID DURAND



Avec une préface de M. L. Henriod , pasteur de Valangin

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER, ÉDITEUR

1863

PRÉFACE



Il est peu de noms plus connus chez les protestants de langue française que celui d'Ostervald. Son catéchisme et surtout sa version de la Bible lui ont acquis une popularité qui a déjà subi l'épreuve de plus d'un siècle, et quelque jugement que l'on porte sur ce théologien, on devra reconnaître toujours l'influence considérable qu'il a exercée sur l'église de son pays, et même sur les églises réformées en général. Cette action d'Ostervald, et par conséquent sa personnalité, son caractère, sa tendance, sont assurément un des sujets d'étude les plus intéressants qui puissent s'offrir à tous ceux qui tiennent à se rendre compte de l'état de nos églises, et autant nous croyons que toutes sortes de motifs doivent nous engager à faire cette étude, autant nous pensons que l'époque actuelle y est particulièrement favorable. Plus tôt, il eût été peut-être difficile à un historien sorti du milieu de nous d'échapper à une prévention par trop favorable : plus tard, des préjugés

contraires pourront ne pas moins altérer l'impartialité sans laquelle on ne peut juger équitablement personne.

Les motifs, disons-nous, ne manquent pas pour recommander un tel travail, et pour le recommander en particulier aux Neuchâtelois. Et d'abord, un motif de justice et de reconnaissance, car c'est le moins que l'on puisse devoir à un homme qui nous a fait du bien, d'apprécier ce bien à sa juste valeur; puis un motif de sagesse et de prudence, car s'il est une chose nécessaire dans un moment où l'on revise son patrimoine, c'est de se rendre bien compte de ce que l'on a reçu, pour ne pas mettre au rebut ce qu'il faudrait garder, ou garder obstinément ce dont il vaudrait mieux peut-être se défaire; un motif d'urgence enfin, car si vous ne vous mettez pas à étudier, avec autant de liberté que de respect, l'homme qui pour vous est encore comme vivant, soyez assuré que d'autres le feront, mais avec les procédés que l'on emploie pour anatomiser un mort.

Mais l'œuvre est considérable, et quand même nous ne l'aurions pas compris d'avance, il aurait suffi du travail que vient de publier dans un journal religieux M. le pasteur Bauty, pour nous le faire sentir. Personne ne semblait mieux qualifié pour juger Ostervald que ce vénérable pasteur, et à bien des égards son

jugement est digne de toute attention ; et pourtant nous ne pouvons, quant à nous, après avoir lu les articles dans lesquels il juge notre compatriote, envisager le procès comme pleinement et équitablement instruit. On n'a vu ici qu'un théologien dans un homme qui fut avant tout un pasteur ; on a fait subir un examen tout de dogmatique à un homme qui a eu le tort peut-être de ne pas attacher au dogme toute l'importance qu'il mérite, mais qui du moins a toujours franchement déclaré que ce qu'il cherchait surtout, c'était la pratique du bien et l'édification ; on a un peu confondu l'orthodoxie du *Consensus*, qui n'était pas, il est vrai, du goût d'Ostervald, avec les doctrines évangéliques qu'a relevées le réveil de notre siècle, et auxquelles, s'il eût été à notre place, il aurait, nous le croyons, nettement adhéré ; on n'a pas vu enfin qu'il y a eu dans Ostervald du Spener, malgré les différences profondes qu'ont mises entre ces deux hommes le caractère individuel et la nationalité, et que l'œuvre de tous deux a été de dégager leurs contemporains d'une orthodoxie morte et donnant la mort, pour les ramener à la vie, l'un réclamant surtout la piété du cœur, et l'autre l'obéissance aux commandements de Dieu.

Pour juger bien un homme quelconque, il faut un vaste ensemble de données : à plus forte raison en

est-il ainsi quand il s'agit d'un homme qui a été l'une des figures saillantes de son époque. Ce serait peu ici de recueillir les faits qui composent la vie peu accidentée de celui qui fut pendant soixante ans pasteur de Neuchâtel ; ce ne serait pas assez d'étudier les ouvrages qu'il a publiés : il faudrait, pour comprendre Ostervald, connaître bien, avant tout, le milieu duquel il est sorti et dans lequel il a vécu. Et ce milieu, c'est Neuchâtel à la fin du XVII^{me} siècle, Neuchâtel au moment où, sous l'influence du père d'Ostervald principalement, la Compagnie des pasteurs venait de refuser d'imposer à ses membres le *Consensus helvétique* ; c'est Genève au moment de la grande lutte entre la stricte orthodoxie et une tendance plus libérale qui allait conduire cette église vers une inquiétante largeur ; c'est la France protestante au moment où se préparait la révocation de l'édit de Nantes, mais où les réformés étaient assez libres encore pour se partager, comme partout, en deux grands partis, l'un gardant, avec Claude, les vieilles doctrines calvinistes, l'autre adoucissant, avec Allix, les aspérités de la doctrine de la prédestination ; c'est, pour l'Allemagne, la réaction de Spener contre l'orthodoxie des formules, et pour l'Angleterre, avec laquelle Ostervald fut en relation suivie, la lutte engagée sous les derniers

Stuart entre les puritains, calvinistes sévères, et les épiscopaux, larges quant à la doctrine et tenant fermement, en échange, à leurs institutions ecclésiastiques ; c'est le grand siècle, enfin, avec son église catholique rehaussée par ses prédicateurs, avec sa littérature classique et avec sa philosophie qu'ont lancée dans de nouvelles voies les Bacon et les Descartes : autant de choses dont il faudrait tenir compte pour apprécier un homme qui a vécu au milieu de tout cela. Et puis, après avoir vu les circonstances et les causes, il faudrait prendre l'homme lui-même, l'homme tout entier, et voir ce qu'il a été, ce qu'il a fait, ce qu'il a publié, en distinguant bien ce qui vient de lui et ce qui n'a pas reçu son approbation, et chercher ainsi à reconnaître jusqu'à quel point il a cédé à une impulsion, ou imprimé une direction nouvelle, réagi contre les facteurs en présence, ou recueilli la résultante de ce qui lui était offert. Enfin, il faudrait, pour connaître Ostervald, savoir bien ce qu'est devenue après lui l'église dont il avait été le pasteur, distinguer dans le XVIII^{me} siècle ce qui vient de lui ou d'ailleurs, apprécier les déviations ou les exagérations qu'ont subies les idées et les institutions qui remontent à lui. En un mot, il faudrait, pour faire l'histoire d'Ostervald, faire en même temps celle de son temps et ne pas craindre

de mettre ce temps en regard de ce qui l'a précédé et de ce qui l'a suivi.

Mais qui parmi nous entreprendra une œuvre comme celle que nous réclamons ici? Je serais heureux si par ces lignes je faisais au moins naître quelque bon projet chez un homme qualifié pour l'accomplir, et en attendant, je m'associe de cœur à la bonne pensée qu'a eue l'éditeur de l'ouvrage que je suis chargé d'introduire. Ce n'est pas tout, nous l'avons dit, de connaître les simples faits de la vie d'Ostervald, mais c'est quelque chose, et comme la seule biographie un peu complète que l'on ait de lui est celle qu'écrivit Durand, pasteur neuchâtelois qui exerça son ministère à Londres dans le siècle passé, on a pensé, avec raison, qu'une réimpression de cet ouvrage, qui est devenu très-rare, serait en place. Le livre de Durand ne pouvait pas cependant être reproduit dans sa forme primitive, et il fallait nécessairement élaguer ou corriger çà et là, pour éviter d'inutiles longueurs ou pour être compris du public actuel. Ce travail a été fait avec ménagement, et l'on s'apercevra facilement que l'ouvrage est bien encore celui de l'homme qui avait été élève d'Ostervald, et qui lui avait voué une admiration presque sans bornes. On lui a laissé sa naïveté; on laisse aussi à l'auteur la responsabilité de ses juge-

ments, et nous ferons remarquer que ces jugements ont eux-mêmes une valeur historique, comme exemple de l'impression faite par Ostervald sur la génération qui l'a connu. On aimera surtout à retrouver dans bien des traits ce qui a fait d'Ostervald, non-seulement un grand homme, relativement parlant, mais un homme de bien, pour prendre une de ses expressions favorites, un homme qui a rempli consciencieusement et sous le regard de Dieu une grande et belle tâche.

Avril, 1863.

L. HENRIOD, pasteur.

VIE

DE

JEAN-FRÉDÉRIC OSTERVALD

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'Ostervald; Jean-Rodolphe Ostervald, son père, et le *Consensus helvétique*. Enfance de Jean-Frédéric. Séjour à Zurich. Il fait ses humanités à Neuchâtel. Il va à Saumur. Etat de cette académie. Etudes philosophiques. Excursion à la Rochelle, puis à Orléans. Les Universalistes et les Particularistes. Pajon et sa théologie. Séjour à Paris. Allix; Claude; le théâtre. Charles Tribolet, ami d'Ostervald. Retour à Saumur: Terond. Il est rappelé à Neuchâtel. Deux prédications. Son père meurt. Etudes à Genève. Consacré à dix-neuf ans. Son mariage.

Jean-Frédéric Ostervald naquit à Neuchâtel en Suisse, le 15 novembre 1665, d'une famille noble, et il fut certainement, indépendamment de sa naissance et à ne considérer que la véritable noblesse, qui est celle des sentiments, l'un des plus nobles personnages de son temps. Son père, Jean-Rodolphe Ostervald, était premier pasteur à Neuchâtel, et sa

mère, Barbe Brun, appartenait à une famille non moins distinguée.

Le caractère de M. Ostervald le père était la droiture, le zèle, la sévérité même contre le vice, qu'il n'épargnait ni en public, ni en particulier; et il en avait le droit. On peut juger de sa prudence et de sa fermeté par ce qui se passa à l'occasion du *Consensus helvétique*. Ce formulaire de doctrine, fruit d'une époque où l'on prétendait résoudre bien des questions obscures, venait d'être admis à Lausanne, à Genève et ailleurs; s'il ne le fut point à Neuchâtel, c'est que, dans la classe des ministres où la chose fut débattue, notre pasteur s'y opposa vigoureusement et avec succès. « N'avons-nous pas, dit-il, pour barrière suffisante les canons de Dordrecht? Faut-il encore une formule qui nous oblige à affirmer sans connaissance de cause que les points de la langue hébraïque sont d'institution divine, sans parler ici d'autres assertions également douteuses et téméraires? Nous appartient-il de lier les consciences à des minuties qui n'ont aucun rapport avec la piété? » L'assemblée goûta son avis et s'excusa par une lettre pleine de sagesse adressée aux églises suisses, de ne pas imposer à ses membres cette nouvelle règle de foi. Et en effet, il valait mieux ne pas se lier que de se mettre pendant plusieurs années sous un joug insupportable, et d'être obligé ensuite de le secouer, comme on l'a fait à Genève.

L'enfance du jeune Ostervald fut quelquefois assez

vive. Son père occupait, à la rue du Château, l'une des maisons pastorales, voisine du collège public, ce qui mettait son fils unique à portée de faire ses petites excursions du côté de l'Ecluse, où passe le Seyon, qui fait mouvoir divers moulins jusque dans la ville même et se jette ensuite dans le lac. Son grand plaisir était de côtoyer ce torrent et de s'ébattre le long des aqueducs en bois, qui, n'étant soutenus que légèrement, sont faciles à ébranler. Il lui prit envie un jour d'en faire l'épreuve ; mais au bruit réitéré des pierres lancées coup sur coup contre ces étais, le meunier accourut et ne fut pas peu surpris de voir, d'un côté, les débris de son chenal, et de l'autre le jeune homme qui l'avait rompu et qui gagnait le large de toutes ses forces. Il voulut sur-le-champ s'aller plaindre au père, mais un conseiller de ville qui le rencontra par hasard, l'en détourna.

Les talents de l'enfant se manifestèrent bientôt. Une mémoire des plus heureuses, une conception, une présence d'esprit toute particulière, un bon sens au-dessus de son âge, telles étaient ses qualités, et à cela se joignait un port noble et un air riant qui lui conciliait l'affection de chacun. Aussi son père n'épargna-t-il rien pour cultiver un si beau naturel. Il n'avait pas encore treize ans accomplis lorsqu'il le conduisit lui-même à Zurich où il devait apprendre l'allemand, sans négliger ses humanités.

En dix-huit mois le jeune homme se rendit parfai-

tement maître de la langue. Il fut rappelé, et son père eut le plaisir d'achever de le former sous ses yeux, et pour l'esprit et pour le cœur, jusqu'à ce qu'il entrât en philosophie. Quant à ses humanités, avec la mémoire qu'il avait et les leçons de M. D'Aubigné¹, ministre réfugié dont le nom ne s'est conservé qu'à la faveur de son élève, elles furent un jeu pour lui et un délassement pour son maître.

Saumur était alors l'académie la plus brillante des réformés ; on y envoya le jeune Ostervald vers la fin de sa quinzième année et on lui associa comme gouverneur M. Mathieu, ministre très-recommandable, qui fut dans la suite pasteur de l'église de Colombier. Ils firent route par Genève, qui a ses beautés, puis par Lyon, qui a les siennes et qui en avait en ce temps-là de plus intéressantes pour les protestants, et rebroussèrent enfin du côté de Saumur, dont la situation et les agréments rappellent Nimègue, à l'entrée des sept provinces. Là se trouvent une rivière majestueuse, un château élevé, des environs agréables, un peuple doux, une noblesse choisie et des étrangers de toutes les conditions.

M. Cappel, qui est mort à Londres dans une vieillesse très-avancée, mais toujours gaie, y était professeur d'hébreu et à cette époque-là recteur ; il était fils de ce Louis Cappel, dont on a des commentaires sur le

¹ Principal du collège de Neuchâtel.

Vieux-Testament. M. de Hautecourt était professeur en théologie, et M. de Villemandy professeur en philosophie. Les pasteurs de Saumur étaient tous gens de mérite, et M. Ostervald s'en fit estimer, comme le prouvent les témoignages qu'ils lui donnèrent lorsqu'il quitta cette ville. Dès le mois de juin 1679, il soutint là publiquement des thèses de philosophie, qu'il dédia à son père, doyen des ministres cette année-là.

En ce temps-là les idées nouvelles ou renouvelées de Descartes avaient gagné beaucoup de terrain et elles en auraient gagné encore davantage si la définition de la matière, qu'il assurait ne consister que dans l'étendue, n'avait alarmé les partisans de la transsubstantiation. Mais les réformés, qui n'étaient pas fâchés de pouvoir opposer ces idées à celles de la haute église, favorisaient extrêmement la nouvelle méthode. M. de Villemandy n'était point cartésien ; il prenait de toutes les sectes, anciennes ou modernes, ce qu'il croyait y trouver de meilleur : d'où l'on peut conclure que les premières thèses qu'il fit soutenir à son jeune disciple sous sa présidence, lui donnèrent un beau champ pour attaquer le nouveau système. Elles avaient pour titre : *De rerum naturalium principiis* (Des premiers principes des choses naturelles). Ces thèses réussirent si bien à notre jeune philosophe, que, trois mois après, il en soutint de nouvelles sous la même présidence, sur des matières plus variées. Il les dédia

à M. de Mollondin, gouverneur de la principauté de Neuchâtel et grand ami de sa famille.

Après cette double épreuve de la netteté et de la solidité de son esprit, M. Ostervald fut reçu maître ès-arts, lorsqu'il courait encore sa seizième année. Dans ses lettres de réception, on rend compte dans les termes les plus avantageux, et de son application à l'étude et de ses capacités. Cependant M Ostervald ne fut jamais infatué de la philosophie de Descartes ; il croyait les hommes, livrés à eux-mêmes, fort sujets à s'égarer, tant pour l'esprit que pour le cœur, et il trouvait infiniment plus sûr de s'en tenir pour le fond des choses à une révélation écrite, qui seule peut nous fixer si elle est revêtue d'une évidence morale. Il a dit plus tard que la philosophie, telle qu'on la traitait communément, menait tout droit à l'athéisme. « Cela est si vrai, ajoutait-il, que le malheureux Spinoza avant d'en venir à ses œuvres posthumes, où il se dévoile tout entier, avait écrit pour y préparer les esprits une dissertation sous ce titre : Principes de Descartes géométriquement démontrés (*Cartesii principia more geometrico demonstrata*). Dans ces principes, l'univers n'est qu'un seul être, une seule et même substance ; point d'espace, point de séparation réelle, point de lois particulières ; une activité universelle qui anime tout. » La philosophie des Anglais lui paraissait plus favorable à la religion et lui plaisait mieux que celle de Descartes.

En 1680, il fit une petite excursion à La Rochelle, où il y avait d'habiles gens, entre autres un prédicateur de premier ordre, nommé de Laizemant, dans la suite confesseur illustre et enfin réfugié à Leide, où il est mort après avoir perdu successivement les deux bras qu'on avait dû amputer par suite d'un scorbut violent qu'il avait contracté dans sa prison. En revenant de La Rochelle, Ostervald passa à Orléans, où il trouva un pasteur de réputation, qui venait de répondre aux *Préjugés légitimes* de Nicole et d'enlacer les Jansénistes dans leurs propres filets. C'était Claude Pajon, qui était alors comme à la tête des théologiens qu'on appelait les Modérés ou les Universalistes.

Il y avait alors en France, en effet, deux partis parmi les théologiens réformés, l'un modéré et l'autre un peu plus rigide. Ces derniers, par un principe de piété très-louable et très-sincère, sans doute, se montraient jaloux de ce qu'ils nommaient *l'orthodoxie*, s'en tenant scrupuleusement aux confessions de foi et aux décisions du synode de Dordrecht, qu'ils regardaient, après le premier concile de Jérusalem, comme l'assemblée la plus vénérable qui se fût jamais tenue pour fixer la doctrine. Pas question de dévier des sentences de ce synode. Le bon plaisir de Dieu, unique raison du salut de chaque individu ; l'élection, par conséquent, ou la réprobation ; la grâce efficace pour les seuls élus, le mérite de Jésus-Christ uniquement imputé à ces derniers, l'impossibilité de perdre cette

grâce, la persévérance finale des saints : voilà les doctrines auxquelles ce parti se tenait attaché. Le parti modéré, par un principe de piété non moins sincère ni moins louable, voulait adoucir un peu des dogmes qui avaient été si fort contestés depuis des siècles. Au lieu d'une grâce particulière pour les élus, ils voulaient une grâce universelle, offerte indistinctement à tous les hommes, et par cela même plus digne du Bienfaiteur supérieur ; telle, en un mot, qu'il ne fût impossible à personne ou de l'acquérir, ou de la perdre. Les deux partis ne s'accordaient pas non plus sur la nature de cette grâce ; les premiers la tenant pour immédiate et opérant par elle-même, les autres la considérant comme coopérant avec l'usage des moyens, et comme très-conciliable, par conséquent, avec la liberté humaine, chef-d'œuvre inviolable de la divinité. Des idées différentes, on en était venu aux dénominations diverses : on avait appelé les modérés Universalistes, les autres Particularistes, et dans les synodes on en serait venu à se flétrir mutuellement si, d'un côté quelques bonnes têtes, entre autres, MM. Lenfant père et fils, ne se fussent mis à la brèche pour conjurer l'orage, et si, d'un autre côté, l'attente d'une persécution prochaine n'eût fait craindre aux Réformés l'application de ces mots :

Premunt, premuntur ; dum premuntur, vah ! premunt !

M. Ostervald sans entrer directement dans aucun parti, profita, pendant son séjour à Orléans, des le-

çons de M. Pajon, et il en profita si bien que durant tout le cours de son ministère il ne prêcha jamais que des maximes très-simples et très-sensées et, de cette manière, conserva son église exempte de toutes ces disputes de mots qui n'engendrent que des doutes et des aigreurs. Il estimait beaucoup M. Pajon ; il ne pouvait se lasser de parler de lui et de reconnaître en toute occasion tout ce qu'il lui devait.

D'Orléans, il passa dans la capitale, où il se mit en relation avec le fameux Allix¹, ministre de Charenton, aussi modéré que celui d'Orléans, et d'une science non moins étendue. Il donna d'excellentes directions à M. Ostervald, tant pour ce qui concerne la doctrine que pour la critique et pour la simplicité de la chaire.

C'est surtout, comme on le voit, avec les théologiens modérés que M. Ostervald fut en relation pendant son séjour en France. Disons donc quelques mots encore de celui de ces théologiens qui eut le plus d'influence sur le jeune proposant. Pajon n'admettait point la grâce immédiate, parce qu'il ne pouvait la concilier avec le libre arbitre et qu'en l'admettant on convertissait un agent libre et raisonnable en véritable machine, en un être tout passif. Mais comment se fait donc la conversion du fidèle ? Par l'étude, par la con-

¹ Pierre Allix, qui se retira en Angleterre en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Son savoir et son mérite lui procurèrent un canonicat à Windsor et la charge de trésorier de l'église cathédrale de Salisbury. Il mourut en 1717, dans un âge très-avancé.

naissance, la réflexion, l'évidence des faits, les motifs de crédibilité et le concours des diverses circonstances de la vie, bonnes ou mauvaises, mais toujours ménagées d'en haut de telle sorte qu'il ne tient qu'à nous d'en profiter. Avec cela, comme en ce temps on eût passé pour hérétique si l'on n'avait pas admis des décrets d'élection, Pajon rentrait dans le système commun, en réservant pour les seuls élus les motifs et les moyens de conversion dont on vient de parler. Il pouvait ainsi envisager la conversion comme infaillible, sans avoir recours à cette impression immédiate du saint Esprit qu'on nommait *irrésistible*. Dans le fond, cet habile homme, le meilleur logicien de la réforme, ne s'éloignait pas réellement du système qui a prévalu dès lors, quoiqu'il eût ses raisons pour ménager le synode de Dordrecht. Il était précis dans ses idées, suivi dans ses raisonnements. M. Ostervald lui devait beaucoup et il l'a reconnu; mais il a évité avec soin toutes ces questions présomptueuses et délicates des décrets, de l'ordre des décrets, de la science moyenne, de la contingence, de l'élection, de la réprobation, de la grâce immédiate, de la détermination physique, tout autant de *noli me tangere* qu'il faut craindre si l'on veut conserver la paix et l'union dans l'Eglise.

Le jeune Ostervald ne manqua pas, comme on peut l'imaginer, de rendre aussi ses devoirs au grand Claude, l'invincible Achille des Réformés. Celui-ci avait fait ses premières études académiques avec

M. Ostervald le père, qui lui avait donné des preuves solides de son affection, dans un temps où les circonstances de l'un avaient besoin de celles de l'autre. Aussi M. Claude reçut-il le fils avec toute la reconnaissance qu'il devait au père. Mais le jeune homme n'eut pas plus tôt nommé M. Pajon qu'il s'aperçut d'un refroidissement dont il lui fut aisé de deviner la cause.

Il profita de tout durant le séjour qu'il fit à Paris ; il vit les pasteurs, les savants, les académies ; il consulta les bibliothèques, fit admirer sa voix dans les concerts, comme il l'avait fait à Zurich, où son nom se voit encore aujourd'hui dans la liste du collège de musique. Lully, qui pouvait en juger, fit quelques démarches pour lui proposer un poste dans la chapelle du roi, mais on peut juger du succès qu'eut sa proposition. Il fréquenta même les théâtres. Molière était mort, mais il avait laissé après lui des modèles incomparables pour former la bouche d'un jeune prédicateur. Par ce moyen Ostervald obtint deux avantages : premièrement, il se défit de tout accent vicieux contracté dans sa patrie, ce qui n'est pas sans importance, car quoiqu'il ne soit pas essentiel de porter en chaire une prononciation correcte, il faut convenir que c'est un agrément de plus ; en second lieu, il apprit à déclamer, à donner à chaque chose son vrai ton, en personnifiant, pour ainsi dire, les divers mouvements de l'âme et en évitant cette monotonie, ce débit froid et embarrassé qui fait rire les libertins et fatigue les gens de goût.

Ostervald prit à tâche de se rendre aussi agréable dans la forme qu'il l'était quant au fond, et il y réussit : nul air de contrainte ou de rusticité, nulle pédanterie, ni dans l'accent, ni dans la voix, ni dans les manières. Plus tard, toutes les fois qu'il donnait ses avis aux jeunes gens qui se disposaient à se rendre en France ou en Angleterre, il n'oubliait guère de leur recommander en temps et lieu le spectacle de la bonne tragédie.

Ce fut une grande douceur pour Ostervald d'avoir pour compagnon d'étude M. Charles Tribolet, son compatriote, son parent et son ami d'enfance. Ils ne se quittèrent presque pas, étudiant, voyageant ensemble, et se retrouvant presque partout, à Saumur, à Orléans, à Paris même, toujours étudiant et travaillant de concert dans le même but, sans savoir toutefois que la Providence devait bientôt les réunir dans la conduite du même troupeau. M. Tribolet avait trois ans de plus que M. Ostervald, et il était plus grand de taille, il avait le goût plus formé, au moins quant à la composition française ; mais il n'était ni aussi laborieux ni aussi appliqué ; homme de bien, d'ailleurs, d'un grand fonds de religion et d'un commerce tout à fait aimable.

Alors se trouvait à Saumur M. de Superville, le même qui, quoique jeune, se rendit si respectable à Loudun, dans l'église des Réformés, et ensuite à Rotterdam, parmi les Jurieu, les DuBosc, les Basnages,

sans le céder à aucun pour la chaire, ni à personne pour la probité. C'est de lui que l'on a appris en grande partie l'union de nos deux Neuchâtelois et l'édification qu'ils donnaient à l'église et à l'académie. Il y avait aussi alors dans la même ville plusieurs étrangers de marque, entre autres les deux fils de M. Bosc, riche négociant de Montpellier, dont le gouverneur, M. Terond, homme de beaucoup d'esprit et vraiment original, se rendait fort utile à nos jeunes proposants, tout en dirigeant parfaitement ses élèves. Comme il savait par cœur les poètes anciens et modernes, qu'il en connaissait toutes les beautés et en faisait l'application à propos, sa conversation avait de grands charmes. Il ne flattait point nos jeunes gens. Il assistait à leurs exercices publics et particuliers, et lorsque la composition baissait un peu, il ne manquait pas de la relever ; toujours son Cicéron, son Horace et son Virgile en main, pour appuyer ses remarques et leur tracer la ligne qu'il fallait suivre pour aller au cœur : « Votre composition est bonne, leur disait-il en particulier, mais elle n'est pas belle ; elle est trop simple et trop unie pour réveiller le goût de certains auditeurs d'élite qu'il ne faut jamais perdre de vue dans un grand auditoire ; qu'il y ait dans un repas de famille des mets communs, j'y consens, mais je voudrais aussi que, dans un régal, il y eut quelque chose de friand pour les gourmets, quelques traits délicats, quelques allusions fines, quelques exemples un

peu raisonnés tirés de l'histoire sainte ; en un mot, quelque morceau d'appétit. Je passe à un prédicateur ordinaire cette médiocrité, mais je ne la passe point à un Superville, à un Tribolet, à un Ostervald. » Après quoi il prenait leur cahier et y faisait des annotations de vive voix avec autant de justesse qu'un professeur aurait pu le faire. On peut juger du plaisir et du profit qu'il y avait dans le commerce d'un tel homme.

Ostervald n'en put pas jouir longtemps. Son père, qui se sentait au bout de sa course, voulut le revoir avant que de la terminer. Il fut donc rappelé, partit de Paris le 19 avril 1682 avec son ami Tribolet, et arriva à Neuchâtel le 29 du même mois, apportant avec lui les témoignages les plus honorables. Celui de l'académie de Saumur disait qu'il avait fait de grands progrès dans les études nécessaires à un théologien ; qu'il s'était toujours distingué dans ses thèses publiques, en soutenant ou en opposant, comme aussi dans les discours ou propositions qu'il avait faites, et généralement dans tous les autres exercices de l'académie ; qu'il joignait à ces dons de l'esprit une modestie singulière, une tempérance rare, une pureté et une innocence de mœurs admirables, une véritable candeur d'âme, une piété solide et toutes les vertus requises des personnes qui se consacrent au saint ministère, en sorte qu'il y avait lieu d'espérer qu'il contribuerait très-efficacement à l'instruction et à l'édification des églises qui lui seraient confiées. Telle était l'idée qu'on

se faisait déjà de lui lorsqu'il était dans sa dix-huitième année. Quelle joie pour un père tendre et craignant Dieu, prêt à quitter le monde, que de voir son fils unique commencer par où tant d'autres seraient heureux de pouvoir finir !

Il souhaita de l'entendre prêcher et il eut deux fois cette satisfaction. Ces deux discours présentaient déjà tous les traits qui ont fait regarder ensuite leur auteur comme l'un des premiers prédicateurs de la réforme. Après quoi le père, n'ayant plus rien à souhaiter ici-bas, en partit paisiblement le 26 juillet de la même année, dans la soixante et unième année de son âge. On se consola, en le perdant, de le retrouver dans son fils, et celui-ci, après avoir rendu à son père le juste tribut d'une piété filiale, ne pensa plus qu'à répondre aux vœux qu'un père mourant n'avait point oublié de lui retracer.

A cet effet, il jugea qu'il devait encore voir Genève. Il s'y rendit donc le 25 octobre de la même année et y repassa toutes ses études avec une rare application. Quoique maître de lui-même et bien jeune encore, il ne se laissa point distraire par les agréments qu'offre une ville comme Genève, avec ses riants environs et ses petites parties de plaisir à Plainpalais ; l'étude lui suffisait et il ne l'interrompait guère que pour entretenir d'utiles relations avec ce qu'il y avait alors de plus distingué à Genève. Il fit aussi une petite course jusqu'à Grenoble, où il y avait parmi les catholiques

un prédicateur du premier ordre, et comme il fit ce voyage dans la compagnie d'un habile homme qui connaissait les lieux et les personnes, on conçoit aisément le profit et le plaisir qu'il en reçut.

A son retour à Neuchâtel, l'année suivante, il fut admis à l'examen pour le saint ministère dans la principale assemblée de la classe, celle de mai, et le 5 juillet 1683 il reçut l'imposition des mains avec son ami Tribolet, quoiqu'il n'eût que 19 ans. Comme leurs études avaient été unies et faites de concert, il était juste qu'ils fussent unis aussi dans leur consécration au ministère.

La mère de M. Ostervald, étant âgée, souhaita de le voir établi avant sa mort. On y pensa pour lui, et la personne qui lui échut en partage, fut Salomé Chambrier, dont le père, M. Rodolphe Chambrier, conseiller d'état, était mort, et qui eut pour frères deux hommes qui se sont distingués, l'un dans la magistrature, l'autre dans la carrière militaire¹.

¹ L'aîné, François Chambrier, a été maire de la ville, conseiller d'état et père du baron de Chambrier, longtemps employé à la cour de France en qualité de ministre du roi de Prusse, sous trois règnes successifs.

Le second, Daniel Chambrier, avait pris de bonne heure la carrière des armes. Ayant perdu en Italie, à la bataille de la Mar-saille, son ami et son protecteur, milord Shomberg, il vint en Hollande en 1695 et il y trouva d'abord de l'emploi : major d'un bataillon suisse, il fut couvert de blessures au siège de Kaiserswerth ; chef d'un régiment, il servit longtemps avec distinction sous Marlborough. La paix étant faite, il parvint au poste de brigadier et se retira à Leewarden, en Frise, où il fut quelque temps gouverneur du prince d'Orange.

Elle était vraiment née pour servir de compagne à un ministre : si elle n'avait pas ces agréments dangereux qui passent si rapidement, elle avait la douceur, la piété et toutes les vertus qui ne disparaissent qu'avec la vie, et pour la juger il suffirait de ce peu de paroles que son époux écrivait après sa mort : « La » perte que je viens de faire de ma chère et bonne » femme a percé mon cœur d'un trait que je porterai » jusqu'au tombeau. Il n'y a plus que la méditation » et la prière qui puissent m'en consoler. » Ils vécurent ensemble trente et un ans, avec une estime et une déférence mutuelles.

CHAPITRE DEUXIÈME

Ostervald diacre de Neuchâtel. Ses catéchismes. Sermons du Mardi : reproduits dans les *Sources de la corruption*. Facilité d'improvisation. Ostervald pasteur. Son ministère. *Traité contre l'impureté*. Triumvirat helvétique. Ostervald doyen. Amélioration des psaumes. Leçons de théologie. *Morale, Théologie, Exercice du saint ministère*.

Après avoir pendant quelque temps prêté ses bons offices aux pasteurs qui pouvaient en avoir besoin, M. Ostervald ne tarda pas à avoir ses propres fonctions. Le diaconat de Neuchâtel étant devenu vacant, il fut nommé à ce poste en 1686, et se trouva ainsi chargé de faire chaque dimanche un catéchisme public et d'instruire annuellement les catéchumènes.

La plupart de ceux qui avaient rempli cet office auparavant, l'avaient un peu négligé, surtout quant au service du dimanche. Ils n'y pensaient, pour ainsi dire, qu'au premier son de la cloche, et après un quart d'heure de méditation, ils montaient en chaire. Avant l'application, ils interrogeaient les enfants et finissaient aussi familièrement qu'ils avaient débuté, n'ayant guère pour auditeurs que la jeunesse du collège, des domestiques et quelques personnes du commun. Ostervald traita la chose plus sérieusement, il comprit

que sur un sujet aussi capital on devait procéder avec plus de préparation, et traitant successivement le dogme et la morale, il put faire usage des trésors spirituels qu'il avait acquis. Sa méthode était de traiter les matières simplement, mais solidement, en rapportant tout aux conséquences morales qui en découlent et qui sont à la portée de tout le monde. C'était là un de ses grands talents : le domestique le plus simple y comprenait ses devoirs, tout comme le magistrat le plus éclairé. Par ce moyen, il ramena tout le troupeau à ces exercices salutaires, et la catéchisation du dimanche, jusqu'alors assez déserte, devint florissante : les conseillers, les avocats, les beaux esprits même, augmentaient la foule, et chacun s'en retournait édifié. Des étrangers en grand nombre, voyageurs, ministres du refuge, catholiques même, voulurent entendre le jeune catéchiste, et tous s'étonnaient que l'on pût dans cette branche de la prédication exciter si vivement l'intérêt. Les enfants, de leur côté, n'étaient pas les derniers à apporter aux instructions qui leur étaient ainsi offertes, une attention qui auparavant ne leur était pas habituelle. C'était surtout dans les sujets de morale qu'il brillait, et quoiqu'il charmât ses auditeurs en traitant les articles du symbole, qui en apparence sont plus susceptibles de controverse que de moralité, on pouvait dire de lui pourtant comme de l'ancien Plin : *In ethicâ planè regnat* (C'est dans la morale qu'il est maître).

Appelé, comme diacre, à remplacer les pasteurs malades, M. Ostervald faisait assez souvent deux fonctions dans un même dimanche ; mais ces prédications différentes, faites le même jour et presque de suite, ne l'étonnaient point : il travaillait à loisir et de bonne heure, quoique avec beaucoup de facilité.

Le conseil de ville, composé en grande partie de ses parents ou de ses admirateurs, crut qu'il fallait s'attacher plus étroitement la personne et les services d'un tel ouvrier. Aussi, dès le 3 mai 1693, ils députèrent à la vénérable Classe pour la prier de donner voix et rang de pasteur dans leur Compagnie à un sujet qui en était si digne, et de consentir à ce qu'il eût un ministère régulier pour les adultes, aussi bien que pour les enfants, c'est-à-dire qu'outre le catéchisme du dimanche, il prêchât une fois la semaine. Cette demande fut accordée de très-bonne grâce. On laissa le choix du jour à M. Ostervald et il choisit le mardi matin, dans le temple de l'hôpital ; mais bientôt cette enceinte se trouva trop petite pour contenir la foule qui y accourait, et l'on dut songer à construire un nouveau temple. Le magistrat en fit son affaire ; les souscriptions furent bientôt remplies et le nouveau prédicateur souscrivit lui-même des premiers une somme des plus honnêtes¹.

Ces sermons du mardi étaient des sermons de mo-

¹ Cent écus.

rale, parlant au cœur et à la conscience, des sermons où chacun se reconnaissait. Le texte du discours d'entrée était tiré de l'Épître de saint Paul à Tite : « Afin que ceux qui ont cru, s'attachent principalement aux bonnes œuvres, » et l'on peut dire que ces paroles ont été comme l'âme de sa prédication pendant tout le cours de sa vie. Dans ce sermon préliminaire il fit voir que c'était là le grand but de la religion et par conséquent l'essentiel, puisque la fin est plus noble que les moyens. On n'élève point un édifice pour appuyer des fondements, mais on pose des fondements pour soutenir un édifice. Ainsi les dogmes ont leur usage, sans doute, et ils doivent être solides ; mais le grand point est la sainteté, l'union, la charité, en un mot, la paix de l'âme, unique félicité des créatures raisonnables. Les spéculations, les disputes entre les frères, l'arrangement des décrets de Dieu, les subtilités métaphysiques sur les mystères, ne font rien à ce grand but et seraient même capables de le faire perdre de vue, au lieu que l'application à la concorde et aux bonnes œuvres réunit parfaitement ce que les disputes pourraient disjoindre. Si toutefois il faut des dogmes, disait le prédicateur, comme il en faut sans doute pour servir de base à la morale, on les trouvera dans nos catéchismes. Il finit par un tableau fidèle des premières églises chrétiennes, où les apôtres encore vivants avaient grand soin de maintenir en honneur

la supériorité de la fin, c'est-à-dire des bonnes œuvres, comme cela paraît dans tous les écrits apostoliques.

La suite de ces sermons du mardi répondit au commencement, et le prédicateur s'appliqua surtout à rechercher les causes fatales qui avaient détourné insensiblement les chrétiens de ce qui aurait dû être pour eux la grande affaire, et amené la corruption régnante. On retrouve la substance de cette série de sermons dans ce qui fut le premier et peut-être le meilleur ouvrage d'Ostervald, les *Sources de la corruption*. Dans ce livre, imprimé tant de fois et traduit en tant de langues¹, on voit son style, sa netteté, sa gravité ordinaire; on y découvre une grande connaissance du cœur humain, et l'on reconnaît avec quel tact l'auteur savait écarter toutes les controverses inutiles. Ce livre a été placé depuis longtemps entre les plus excellents traités de morale que nous ayons, mais il fallut beaucoup d'adresse et d'importunités pour le lui arracher, et si M. Tribolet, son ami, n'eût à force de prières obtenu de lui peu à peu et comme par lambeaux les diverses parties qui composent l'ouvrage, il n'aurait pas vu le jour. Avant de rien hasarder, M. Tribolet, qui ne se fiait pas tout à fait aux préven-

¹ Il parut en 1700 à Amsterdam et à Neuchâtel. On en fit deux autres éditions françaises à Amsterdam, en 1702 et en 1708. Il fut traduit en anglais et imprimé à Londres en 1702. M. D. Guys le traduisit en flamand et le fit imprimer à Leyde en 1703. Il y en a eu deux traductions allemandes, imprimées l'une en 1713, l'autre en 1716, à Francfort et à Leipzig.

tions de l'amitié, dressa le plan de ces SOURCES, et l'envoya à son ami de La Haye, M. Huet, dont la franchise lui était connue ; il le fit passer aussi entre les mains de M. LeClerc, dont le goût était approuvé de toute l'Europe. M. Huet répondit que le plan était bon et qu'il ne s'agissait plus que de le bien remplir. M. LeClerc ajouta qu'il ne doutait pas que celui qui l'avait si bien conçu ne fût très-capable de l'exécuter. Encouragé par de tels juges, M. Tribolet redoubla ses instances et arracha de M. Ostervald, pièce à pièce, source après source, toutes les parties de l'ouvrage.

La présence d'esprit et la facilité de prédication d'Ostervald furent un jour mises à une forte épreuve. C'était un vendredi matin, au temple de l'hôpital : chacun attendait le pasteur du jour, lorsqu'on vint avertir le concierge qu'une indisposition subite le retenait chez lui. L'église était pleine, il n'y avait de ministre présent que M. Ostervald, auquel le message ne fut communiqué que lorsqu'on était déjà au second psaume. Il ne changea point de couleur, mais se contenta de parcourir, pendant les quelques minutes qui lui restaient, le Psaume CIV, dont on chantait une pause. Le chant fini, il monta en chaire, lut la confession des péchés et durant le chant d'une seconde pause, il acheva de méditer ce qu'il avait à dire. On le vit, maître de sa contenance, de son geste, de la matière, la traiter noblement et sans hésitation.

Avec toutes ces prédications, M. Ostervald ne né-

gligeait point ses cathécumènes, qu'il préparait à la confirmation par une instruction donnée chaque fois pendant six semaines, instruction qui se renouvelait deux fois chaque année, avant les fêtes de Noël et de Pâques. Après que les catéchumènes avaient été ainsi préparés, ils subissaient un examen public en face de l'église dans six catéchismes raisonnés, dans le dernier desquels ils ratifiaient le vœu de leur baptême en promettant solennellement d'être fidèles à Jésus-Christ jusqu'à la mort.

En 1699, il s'agissait de pourvoir à une place vacante de pasteur ordinaire ; la classe désigna, selon l'usage, trois candidats, entre lesquels le conseil de ville devait en élire un. Deux des candidats désignés furent MM. Charles Tribolet et Jean-Frédéric Osterwald, et on les vit tous deux solliciter vivement l'un pour l'autre. Le conseil décida pour le catéchiste, jugeant, par l'épreuve du passé, de ce qu'on pouvait attendre de lui pour l'avenir.

Devenu pasteur et n'ayant plus de catéchumènes à instruire, il s'appliqua avec une ardeur toute nouvelle à la conduite et à l'édification de son troupeau. Ses visites pastorales n'avaient rien de gênant, l'amitié, la cordialité les accompagnaient toutes ; sa vue seule réjouissait et fortifiait les bonnes âmes. On ne jouait point devant lui. Ses corrections, lorsqu'elles étaient nécessaires, étaient toujours secrètes et assaisonnées de douceur et de charité ; en remettant les délinquants

dans la bonne voie, il était le premier à les consoler. Quoiqu'il eût une extrême facilité à remplir ses fonctions, il travaillait sans cesse et sans relâche, ne cherchant de délasserment que dans la diversité de ses travaux. Comme on l'a vu, il aurait pu prêcher de méditation, mais il ne le fit jamais que par nécessité ; il écrivait tout, recopiait même souvent, et prononçait comme il avait écrit. Pour ménager le temps, dont il connaissait très-bien le prix, il avait imaginé et adopté pour son écriture une sorte d'abréviation qui lui fut d'une grande utilité. Bien qu'il eût par fois quatre sermons à faire dans huit jours, il n'a jamais répété¹ le même discours en chaire, ni le même catéchisme. Si, l'année précédente, il avait traité une section dans un sens, il l'envisageait, l'année suivante, dans un

¹ Et néanmoins, dans l'espace d'environ soixante-un ans, en prêchant dans la même église des sermons toujours nouveaux, il n'en a prononcé aucun qui ne satisfît pleinement un auditoire éclairé et qui ne fût digne de la presse. Il en a fait sur les péchés de la langue, sur le travail, la prière, les excès dans le manger et dans le boire, le luxe et la mollesse, les scandales, les bons entretiens, les devoirs des juges, des magistrats, des pasteurs et des domestiques et sur les principales controverses avec l'église romaine. Il a expliqué entièrement les deux livres de Samuel, les prophéties de Daniel, de Jonas et de Malachie ; l'évangile selon saint Matthieu, celui de saint Jean jusqu'au chapitre XX, l'épître aux Romains, la première aux Corinthiens, la première aux Thésaloniciens, les deux à Timothée, les deux de saint Pierre, les épîtres de saint Jean, le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, les chapitres II et III de l'Apocalypse, les Psaumes XXXIV, L et LI. Il semble que quand M. Ostervald n'aurait pas fait autre chose, on pourrait, sur cet exposé, le mettre dans la classe des théologiens laborieux.

autre. et, à l'égard de ses prédications, il suivait toujours un plan de matières ou quelque livre sacré.

Quand il eut fini son traité des *Sources* de la corruption, il s'occupa d'autres sujets non moins importants, s'élevant contre les vices les plus communs et surtout contre l'impureté, dont il indiqua toutes les suites fatales en se rattachant à l'histoire de la chute de David. On s'étonna qu'un homme si grave eût pris pour objet de ses méditations un vice qu'on ne peut guère définir et dont on ose à peine parler. Mais, d'un côté, il fallait des remèdes au mal, et, de l'autre, sa prudence et sa délicatesse le rendaient propre à surmonter les difficultés de son sujet. Le *Traité contre l'impureté* n'obtint cependant pas l'approbation de chacun. La Placette et LeClerc le critiquèrent, sans considérer assez que l'intention de l'auteur n'avait pas été de faire un traité philosophique sur la matière, mais d'offrir à ses concitoyens des règles certaines et des motifs puissants pour les détourner d'un vice aussi abject que pernicieux. Après tout, le livre a été goûté des gens sages, imprimé deux fois et traduit en diverses langues¹. Longtemps on l'a trouvé en France dans la plupart des couvents.

Il est d'une grande importance que les églises soient

¹ En 1707, il fut imprimé en français à Amsterdam et en 1708 à Neuchâtel. La même année, il en parut une édition en anglais à Londres. En 1714, il fut traduit en allemand et imprimé à Hambourg.

unies entre elles, et c'est ce qui eut lieu au temps d'Ostervald pour les églises de la Suisse occidentale, par suite surtout de la liaison intime qui s'établit entre lui et deux théologiens également distingués, Jean-Alphonse Turretin, de Genève, et Samuel Werenfels, de Bâle. A la fin du siècle, Turretin vint à Neuchâtel voir Ostervald, autant par le motif d'un véritable zèle pour le bien des églises que par celui de l'estime et de l'amitié. Ils s'associèrent plus tard un ami commun, dont les vues étaient d'accord avec les leurs, homme très-instruit, disciple du fameux Mallebranche, dont il n'adoptait pas les singularités, écrivant élégamment le latin, parlant et écrivant le français comme sa propre langue, d'une conversation toujours spirituelle et pleine de sagesse. Werenfels, Ostervald et Turretin le jeune formèrent ce qu'on nomma depuis le triumvirat helvétique, triumvirat qui n'avait rien d'inquiétant pour l'état et qui devait rendre de grands services à l'église, *non reipublicæ evertendæ, ecclesiæ constituendæ*. Et véritablement, s'il eût été question d'épurer la Réforme, il aurait été difficile de mieux choisir.

En la même année 1699, le conseil de ville, considérant que deux pasteurs ordinaires ne suffisaient plus pour Neuchâtel, érigea une nouvelle place de pasteur, laquelle fut confiée à M. Bernard Géliou, dont la piété et la douceur étaient connues et le ministère des plus approuvés. Il avait été dans sa jeunesse gouverneur des Chambrier, frères de M^{me} Ostervald.

En 1700, M. Ostervald fut élu doyen de la Classe et il signala dès l'entrée son décanat par l'introduction des psaumes nouveaux. On avait déjà commencé à Genève et il était naturel que les églises réformées y accédassent. La langue et surtout la poésie française avaient si fort changé depuis le siècle de Clément Marot et de Théodore de Bèze, qu'il n'y avait plus moyen de s'accommoder de leurs versions. Conrart, secrétaire du roi, « en qui les catholiques de France n'avaient jamais souhaité qu'une meilleure religion, » dit Bossuet, l'avait senti depuis longtemps, et La Bastide l'avait aidé à en retoucher le langage. Les raisons de ce changement étaient péremptoires : il n'y a qu'à ouvrir nos vieux psaumes pour convenir qu'ils ne pouvaient plus être d'une grande utilité. Nous ne donnerons, pour preuve de cette nécessité, que le verset suivant qu'on lisait à la pause du Psaume VI :

Toute nuit tant travaille
Que lict, chalit et paille
En pleurs je fais noyer;
Et en eau de goutte à goutte
S'en va ma couche toute
Par si fort larmoyer.

La plupart de ces idées sont excessives, elles ne sont point dans l'original et elles sont exprimées d'une manière si propre à exciter la profanation, qu'en vérité il y a lieu d'être surpris de la patience de nos pères à cet égard. Ainsi l'église de Genève avait raison de commencer, comme elle le fit, la révision de son for-

mulaire et de ses cantiques et d'inviter les autres églises à suivre son exemple. Berlin y accéda, ainsi que Berne, Bâle, Schaffhouse, Lausanne, Neuchâtel et la plupart des églises d'Allemagne. Il n'y eut que le synode wallon et quelques églises françaises de Londres qui firent un peu les rétives ; quant à la Hollande, voici comment les choses se passèrent :

M. de Superville était en commerce de lettres avec son ancien ami M. Tronchin, doyen de la Compagnie de Genève. Ce dernier l'instruisit occasionnellement de ce qu'on se proposait de faire à l'égard des psaumes. Le ministre de Rotterdam, sage qu'il était et connaissant les hommes, lui fit comprendre, dans sa réponse, que si on s'attendait à la concurrence du synode wallon, il conseillait amicalement qu'on eût soin d'en prévenir les chefs, MM. Jurien, Benoît, Basnage, qui étaient estimés comme les colonnes et qui, gagnés par cette courtoisie, ne manqueraient pas d'y répondre. Le doyen de Genève répliqua en Caton sévère, que « quand il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'édification des églises, il fallait faire les choses de bonne grâce et non par des motifs humains. » M. de Superville lui répondit que quand on a un bon dessein, mais qui a besoin du concours des hommes faibles, il faut les prendre, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont en effet et se prêter un peu aux circonstances. Mais ces raisons ne prévalurent pas. Messieurs de Genève écrivirent purement et sim-

plement au synode wallon ce qu'ils venaient de faire par rapport aux psaumes et l'invitèrent à entrer dans les mêmes vues. Aucune démarche en particulier ne fut faite auprès des chefs. Là-dessus, un d'entre eux prit feu, écrivit contre Messieurs de Genève, soutenant que l'affaire des psaumes était celle des églises de France et par conséquent du Refuge. Il fit plus, il voulut être chanté et après quelques petites corrections apportées aux vieux psaumes, corrections la plupart pitoyables, car le bon homme n'était pas poète, il publia un psautier de sa façon. On en jugera par cette correction du deuxième verset du Psaume I :

Mais nuit et jour la loi contemple et prise
De l'Eternel, et en est amoureux,
Certainement celui-là est heureux.

On en plaisanta aussitôt ; on ne parla plus que des psaumes amoureux. Piqué de cette épithète, l'auteur eut recours à un carton pour le premier feuillet et à côté *d'amoureux* mit *désireux* avec une astérisque, comme une variante. On en rit de plus belle, et nouveau carton, pour faire disparaître *amoureux* et mettre à sa place *désireux* sans concurrent ni émule. Messieurs de Genève ne daignèrent pas répondre au censeur, mais se plaignirent directement de sa manière de faire aux états de la province de Hollande, et le conseiller pensionnaire Heinsius eut ordre de leur faire une réponse des plus honnêtes. Les membres du synode wallon, dirigés et animés par les chefs, conti-

nuèrent à épiloguer sur les nouveaux psaumes, et quoique les avis fussent partagés, Elie Saurin, entre autres, se déclarant hautement pour une révision, il fallut céder au nombre et attendre que les plus entêtés fussent partis pour chanter les louanges de Dieu en langue intelligible.

À Neuchâtel, tout se fit unanimement et dès la première séance, sans préjudice de la sanction du magistrat.

Ce ne fut pas la seule année que M. Ostervald fut doyen ; il le fut plus de douze fois durant le cours de son ministère¹, quelquefois même deux ans de suite ; il n'aurait pas cessé de l'être, si les vœux de l'assemblée n'eussent cédé devant les circonstances, car la charge de doyen est pénible et demande un homme tout entier.

Ce fut aussi en 1700 que parurent les *Sources de la corruption*, dont nous avons indiqué l'origine ; et bientôt après, il en parut une traduction en allemand. Werenfels fit, à l'occasion d'un portrait de l'auteur mis en tête de cette dernière édition, le distique suivant :

Hic Ostervaldi levis umbra : ô viva loquensque
Illius effigies, pastor ubique foret !
Desineret causas corrupti quærere mundi
Auctor, forte suum supprimeretque librum.

¹ Ostervald fut doyen pendant les années 1700, 1704, 1705, 1710, 1711, 1715, 1720, 1721, 1729, 1730, 1737, 1738 et 1739. Depuis cette dernière date, il a souhaité d'être dispensé, à cause de son âge, des pénibles fonctions qu'imposait cette dignité ecclésiastique.

M. Samuel Pury, conseiller d'état et célèbre jurisconsulte, qui a toujours aimé les humanités et qui était poète dès l'enfance, exerça aussi sa veine sur le caractère du pasteur, et se rencontra, pour le fond, avec le professeur de Bâle. Voici ces vers :

En Ostervaldi facies. En dogma fidesque;
En quoque lethiferi quæ sit origo mali.
O si, dum graphice pertractat talia, mentem
Mentibus innocuam serverit ille suam !
Quantus amor Christi, qua Dei reverentia summi !
Quantus tunc animis candor ubique foret !

Dès le commencement du siècle, M. Ostervald forma un projet digne de sa piété, et considérant que, puisque la Providence l'avait mis en état de se rendre utile, il devait travailler non-seulement pour le présent mais aussi pour l'avenir, il commença à donner des leçons de théologie aux étudiants, tant du pays qu'étrangers. Il les a continuées jusqu'en 1746 avec un désintéressement sans exemple et sans avoir jamais voulu accepter aucune rétribution. C'est près de lui qu'un grand nombre de pasteurs et de ministres neuchâtelois ont puisé leurs connaissances théologiques, et cette vive lumière des vérités évangéliques qu'ils ont présentée aux églises qui leur étaient confiées. C'est à cette école aussi que se sont formés divers théologiens étrangers. Il traitait la morale et la théologie en latin, surtout afin d'y exercer ses élèves. Par ses leçons, il mettait à la portée de ceux qui ne pouvaient aller les chercher sur place, le fruit des

travaux des grands théologiens de l'époque, et il donnait à ceux qui revenaient de l'étranger les moyens de mûrir ou de rectifier les idées qu'ils en rapportaient. Quant à l'exercice du saint ministère, comme il s'agissait de la prédication et de la discipline de l'église, il dictait et faisait ses explications en français, pour accoutumer les proposants à s'exprimer en leur propre langue d'une manière simple et naturelle. A l'aide de toutes ces lumières et de toutes ces instructions, la classe des pasteurs s'est vue insensiblement comme refondue en très-peu d'années, et l'esprit d'Ostervald s'est communiqué pour longtemps à l'église du pays de Neuchâtel.

Les travaux théologiques d'Ostervald ont été conservés en quelque manière dans sa *Morale* (*Ethica christiana*), dans son *Abrégé de théologie*, et dans son traité sur *l'Exercice du saint ministère*. Il n'aurait pas voulu que tout cela vît le jour, car il était modeste et même timide quand il s'agissait d'impression, et lorsque, en 1727, il apprit que sa *Morale* se publiait à Londres, sans sa permission et d'après les cahiers que ses étudiants avaient écrits sous sa dictée, il réclama hautement contre ce procédé. Ne pouvant empêcher la chose, il chercha au moins à corriger ou à faire corriger ce qu'il restait à imprimer, mais les six premières feuilles étaient déjà sorties de presse et il ne put rien y changer.

CHAPITRE TROISIÈME

Tribolet collègue d'Ostervald. Son *Catéchisme*. Approbation générale : quelques oppositions. Voyage à Zurich, à Bâle et à Genève. An 1707. Agitation politique. Conduite d'Ostervald dans ces circonstances. Metternich. La classe.

La même année où il commença à donner des leçons aux étudiants, M. Ostervald eut la joie de se voir associer, pour conduire l'église de Neuchâtel, son ami, M. Tribolet, qui avait pendant quelque temps desservi une paroisse de la campagne, et dont il ne devait plus être séparé que par la mort. Ayant un tel collègue, qui était richement doué de toutes manières et qui partageait toutes ses vues, Ostervald poursuivit son œuvre avec un nouveau courage, et put entreprendre en outre des choses nouvelles. C'est alors qu'il se mit à retravailler la liturgie, en commençant par faire un service du samedi, qui fut immédiatement approuvé par la Classe des ministres et confirmé par le Magistrat.

L'année suivante, Ostervald publia son *Catéchisme*¹.

¹ C'est le grand catéchisme d'Ostervald, qu'il ne faut pas confondre avec l'abrégé de ce catéchisme, dont il sera parlé plus tard.

Dans son traité des Sources de la corruption, il avait travaillé pour les chrétiens ; dans celui contre l'impureté, pour les gens du monde qui se laissent aller aux tentations sans en considérer les suites ; dans ses leçons particulières, pour les aspirants au saint ministère : il fallait aussi des instructions pour la jeunesse, et c'est à ce besoin que répondit cet ouvrage. Jusqu'alors on n'avait eu que des catéchismes assez défectueux ; celui des églises réformées, qui se trouvait à la fin des psaumes, distribué en plusieurs sections et en style gaulois, avait été fait à la hâte : on prétend même que le réformateur de Genève le composa tout entier dans l'espace d'un seul jour. Il s'y trouve des matières traitées d'une façon trop concise, par exemple, le sixième et le septième commandements, qui sont réunis en une seule section, et d'autres si allongées, comme celle des sacrements, qu'elles contiennent un grand nombre de sections et jettent par là le catéchiste dans une sécheresse de controverses aussi épineuses pour lui que rebutantes pour ses auditeurs. Le catéchisme d'Isaac Dubourdieu et celui de Charles Drelincourt étaient excellents sur tous les points qui nous séparent de l'église romaine, mais superficiels quant à la morale. Le grand catéchisme d'Heidelberg, outre les mêmes inconvénients, est d'une méthode peu naturelle : il débute par notre adoption en Jésus-Christ, qui ne devrait venir qu'après bien des préliminaires. L'abrégé du catéchisme qu'on employait alors

avait les mêmes imperfections. Il y avait encore le petit catéchisme de Lenoir, qui n'est pas mal conçu par rapport à la brièveté des réponses, mais il ne peut servir qu'aux petits enfants, et il devient obscur dès qu'il entre dans les matières de la justification. Celui de M. Ostervald n'a aucun de ces défauts : il est à la portée de tous les catéchumènes ; clair et sensé, il parle au cœur aussi bien qu'à l'esprit, et on ne peut le lire sans en être touché. Il est précédé d'un abrégé de l'Histoire sainte, très-nécessaire à la plupart des jeunes gens. La première partie contient les dogmes et les vérités essentielles, et la seconde tous les devoirs de la religion ; le tout d'une étendue proportionnée.

Le livre fut généralement goûté, non-seulement en Suisse, en France et en Allemagne, mais surtout en Angleterre. Le doyen Stanhope le fit traduire en anglais et en recommanda fort la lecture ; il y ajouta même la traduction du formulaire de prières qu'on venait d'adopter à Neuchâtel pour le samedi. C'était faire comprendre aux presbytériens que le service anglican, contre lequel ils se récriaient si fort, n'était pas si absurde, puisqu'un de leurs héros, M. Ostervald, ne faisait aucune difficulté de s'en rapprocher. Les réfugiés mêmes, qui avaient approuvé les Sources de la corruption, donnèrent de justes éloges à un ouvrage composé dans le même esprit et de main de maître. Il n'y eut que quelques critiques de bas étage qui témoignèrent quelques doutes sur l'orthodoxie de

l'auteur, sous prétexte qu'un mathématicien de Berlin¹ n'avait pas trouvé dans les *Sourcees* le lieu commun du péché originel et qu'il avait trouvé dans le catéchisme que Dieu exigeait la sainteté et les bonnes œuvres comme une condition absolue de notre salut.

Le libraire de Londres qui l'édita, et qui était lui-même réfugié, voulant, avant d'en faire la dépense, s'assurer du succès, alla trouver M. de Graverol, dont personne n'a jamais soupçonné l'orthodoxie, et lui demanda si ce catéchisme en portait les livrées? — Il n'en faut pas douter, répondit le vieux pasteur. — Mais, Monsieur, reprit le libraire, auriez-vous la bonté d'y joindre votre approbation? — Aussitôt le ministre prit la plume et accorda à l'entrepreneur timide le témoignage requis. C'est ainsi que le livre fut réimprimé à Londres, où il se débita à merveille². M. Ostervald,

¹ M. Naudé, professeur de mathématiques à l'académie.

² En 1702, il en parut d'abord deux éditions à Genève; une édition française et une anglaise parurent à Londres, en 1704; une française à Amsterdam la même année, et une infinité d'autres les années suivantes, dans la même ville, à La Haye, à Bâle, à Lausanne, à Neuchâtel. La traduction en anglais fut faite par M. Vanley et il en parut une seconde édition en 1711. Cet ouvrage fut aussi traduit en allemand à Francfort et à Leipzig, et il en parut deux éditions dans ces deux villes en 1706. Une autre traduction allemande fut faite à Bâle et imprimée en 1726. M. J. Bras en donna pareillement une édition flamande, imprimée à Dordrecht en 1716. — L'abrégé de l'Histoire sainte fut imprimé séparément en anglais en 1720, et on le traduisit et l'imprima en arabe pour être envoyé aux Indes orientales.

informé du fait, écrivit une lettre de remerciements à M. de Graverol.

Quant au mathématicien de Berlin, M. Ostervald se garda bien d'entrer en lice avec lui; il haïssait les disputes. D'ailleurs ce critique n'était pas traitable. Supralapsaire¹ des plus outrés, il s'était mis dans l'esprit que l'Etre suprême, le Dieu que nous adorons, peut, sans faire tort à ses perfections infinies, traiter ses créatures les plus innocentes sur le même pied que nous traitons les insectes les plus vils, les vers de terre, par exemple, que nous écrasons sous nos pas. Comment raisonner avec un pareil adversaire! Ostervald se contenta d'écrire à un ami commun « qu'il se garderait bien de perdre un temps précieux en de vaines » disputes, qui ne faisaient que causer du scandale, » loin de contribuer à l'édification; mais que l'auteur » avait grand tort de prendre si mal ses pensées et de » juger si désavantageusement ses intentions. » Une conduite aussi sage et aussi modérée désarma le critique. M. Ostervald en usa à peu près de même avec les théologiens de Berne, qui avaient fait quelques remarques sur ce catéchisme à la Classe de Neuchâtel. M. Tribolet fut chargé d'y répondre par écrit et il le fit de manière à réduire au silence tous les censeurs. L'église et le magistrat de Genève furent beaucoup

¹ Nom donné à des calvinistes qui pensaient que Dieu avait rendu la chute du premier homme inévitable, afin de manifester sa justice et sa miséricorde à l'égard de la race humaine.

plus traitables : non-seulement ils approuvèrent et réimprimèrent le catéchisme, mais même, quelques années après, ils en demandèrent à l'auteur un abrégé à l'usage des jeunes enfants de leur église. Il y travailla aussitôt, et l'ouvrage parut à Genève, avec le privilège du magistrat, en 1734. Il s'en est fait, à Neuchâtel même, plus de quatre éditions consécutives¹.

Ce fut aussi en 1702 que M. Ostervald fit la dédicace du nouveau temple des Planchettes, et le sermon qu'il prononça à cette occasion (sur Psaume LXV, 5) fut imprimé.

En 1703, il conduisit son fils aîné à Zurich, ce qui lui fournit l'occasion d'y revoir ses anciens amis, et particulièrement M. Ott, avec lequel il avait formé un commerce de lettres et d'amitié qui a duré jusqu'à sa mort. A Zurich, on désira l'entendre prêcher, et comme il était parvenu alors à toute la maturité de son talent, on peut juger du succès. De là il se rendit à Bâle, où il revit son cher ami Werenfels, et où il

¹ Le nombre des éditions qui en ont paru depuis l'origine est inconnu, et celui des exemplaires incalculable; on peut admettre sans exagération que, pour le canton de Neuchâtel seul, il dépasse le chiffre de trois cent mille exemplaires. Le recueil de passages, tirés de l'Ecriture sainte, également fait par Ostervald, et qui répond, chapitre par chapitre, à l'abrégé du catéchisme, a joui d'une publicité non moins étendue. L'imprimeur et éditeur de cette *Vie d'Ostervald* a fait jusqu'ici, pour son compte (de 1834 à 1858), sept éditions de l'abrégé du catéchisme, tirées de 6,000 à 10,000 exemplaires chacune, et autant d'éditions du recueil des passages.

prêcha aussi plusieurs fois avec la même vigueur et le même fruit. L'année suivante, il alla à Genève, où ses prédications eurent pareillement la plus haute approbation, non-seulement du peuple, mais des pasteurs et professeurs, parmi lesquels il se trouvait plusieurs prédicateurs de talent. Là il revit, mais pour la dernière fois, le vénérable Louis Tronchin, avec lequel il avait toujours été très-lié. Il vit aussi tous les professeurs, et entre autres M. Turretin le jeune, son ami, qui l'avait visité à Neuchâtel et qui n'avait pas peu contribué à le mettre en si haute estime à Genève. Il y vit encore M. Jalabert, son ami depuis le refuge et l'une de ses plus anciennes connaissances ; car, en sortant de France, jeune encore, M. Jalabert s'était arrêté à Neuchâtel et y avait dirigé les études de quelques jeunes seigneurs, mais fort peu de temps. Sa réputation de mathématicien l'avait appelé à Genève, où il passa le reste de ses jours, allié avantageusement à la famille des Tronchin. Tous les pasteurs et professeurs de Genève avaient pris si unanimement la défense des écrits de M. Ostervald, qu'il ne pouvait guère se dispenser de leur faire cette visite de reconnaissance. L'église elle-même en profita, en entendant sa voix dans Saint-Pierre, et tandis que les jeunes proposants n'oubliaient ni leurs cahiers ni leurs crayons vis-à-vis de la chaire, les magistrats pouvaient se féliciter de la concordance de sa doctrine avec celle de leurs meilleurs guides.

L'année 1707 fut une année de crise pour Neuchâtel. M^{me} de Nemours vint à mourir et avec elle s'éteignit la maison de Longueville, qui depuis plus de deux cent cinquante ans était en possession de la principauté. Aussitôt les prétendants se présentèrent en foule, les uns comme héritiers de la maison d'Orléans, les autres comme héritiers de la maison Châlons-Orange, qui avait des droits de suzeraineté sur Neuchâtel. Entre les premiers, celui qui intriguait le plus et qui semblait avoir le plus d'espérance, était le prince de Conti, dont les prétentions étaient soutenues par Louis XIV et justifiées par des arrêts des parlements de Paris et de Besançon. Comme principal adversaire du précédent et comme héritier des droits de la maison d'Orange, se présentait Frédéric I^{er}, roi de Prusse et électeur de Brandebourg. C'était aux Etats du pays même à décider, et l'on comprend toutes les brigues, toutes les promesses, tous les moyens qui furent mis en œuvre pour gagner des partisans aux prétendants divers. Nous n'avons pas ici à raconter ces luttes, ou à décider des droits des uns ou des autres. Nous ferons remarquer seulement que la protection du grand roi et les arrêts de ses parlements ne pouvaient qu'alarmer un pays libre, jaloux de ses droits et de sa religion, et qui redoutait par dessus tout un contact trop direct avec la puissante monarchie d'où tant de réfugiés venaient de sortir. Aussi, parmi les raisons qui firent pencher la balance en faveur de Frédéric, faut-il regarder

comme une des principales celle qu'il était alors entre les princes le plus puissant défenseur du protestantisme.

Ceux qui connaissent les hommes comprendront sans peine que l'agitation causée par ce grand procès fut une forte épreuve pour le désintéressement de tous les Neuchâtelois, grands et petits, qui se virent recherchés tour à tour par les uns ou par les autres. L'argent ne fut pas épargné, et tel qui affichait la piété ou la grandeur d'âme ne résista pas jusqu'au bout à ce qui éblouit si facilement les faibles mortels. Bon nombre de familles, cependant, furent inébranlables, et les pasteurs, on peut le dire, soutinrent honorablement la dignité de leur ministère.

Ostervald en était précisément à expliquer l'évangile selon saint Matthieu, et au moment même où les prétendants commençaient à agir avec toute l'activité imaginable, il arrivait, en suivant ses textes, à la trahison de Judas. Vu les circonstances, il jugea que cette matière méritait d'être approfondie, et que, puisque la Providence lui fournissait l'occasion d'insister sur un point important, il ne devait pas la négliger. Ainsi, sans se prononcer pour aucun parti, ses sermons, durant l'interrègne, furent tous de circonstance; et ils étaient entendus par un auditoire que venaient grossir des seigneurs du plus haut rang, des ministres d'état, de grands jurisconsultes et une foule d'étrangers, de nations et de communions différentes. La réputation du prédicateur acquit alors le plus grand lustre, et

voici, comme exemple de l'impression qu'il faisait, le jugement que porta sur lui un seigneur de la suite du prince de Conti : « Ordinairement, dit-il, les prédicateurs se cherchent eux-mêmes ; mais celui-ci se cache pour montrer le Maître. »

Dans sa conversation privée, comme dans ses sermons, Ostervald sut garder, au milieu de l'agitation des partis, une grande indépendance, ne se mêlant que des devoirs de sa charge, sans laisser jamais échapper un seul mot au préjudice d'aucun des prétendants¹, et ainsi, d'accord avec ses collègues, il répandit autour de lui la bonne odeur de sa piété et de sa droiture.

Il voyait bien, cependant, par tout ce qui se passait, que ses concitoyens n'étaient pas tous à l'épreuve du précieux métal, et c'est ce qui l'engageait à prolonger la tractation de cette partie de l'Évangile dont nous avons parlé. Un personnage de la plus haute noblesse en parut choqué. « Quoi, dit-il, toujours sur le même ton ! Souvent on nous a lu des chapitres entiers pour nous les paraphraser en une demi-heure, et aujourd'hui on nous tient des semestres complets sur la trahison d'un malheureux que personne ne peut plus imiter ! » Mais ce fut bien pis, quand un

¹ M. Ostervald penchait pour le prince de Conti ; ses deux collègues de même. Parmi les partisans de ce prince, on distinguait en outre le gouverneur de Stavy-Mollondin, l'inspecteur-général Tribolet, le chancelier Chambrier, le maire de Neuchâtel Chambrier, le conseiller Marval, le lieutenant du Landeron Perroset, le maître-bourgeois de Neuchâtel de Pierre, etc.

des collègues d'Ostervald, plus de six mois après le jugement rendu, dit en chaire en propres termes : « Que s'ils avaient eu dessein de rendre justice, à la » bonne heure, mais qu'il ne fallait pas la vendre. » Quant à M. Ostervald, tant que le procès dura, il traita son sujet avec une précision et une gravité vraiment apostoliques. Mais il se surpassa lui-même lorsqu'il fut arrivé à la catastrophe du coupable et au rejet des trente pièces d'argent suivi de son désespoir. Cette matière était susceptible de grands mouvements; il ne s'y épargna pas, et, sans accuser directement qui que ce fût, il représenta si vivement les remords d'une âme basse, qui se reproche d'avoir trahi son devoir pour un vil intérêt qui va périr et le faire périr lui-même, que les mères, les femmes, les filles, tout éplorées, coururent se jeter aux pieds de leurs pères, de leurs époux, de leurs fils, pour les conjurer avec larmes de nettoyer leurs mains de l'interdit, si elles en étaient tachées, leur protestant que, pour elles, elles aimaient mieux vivre dans une honnête pauvreté, que de vivre dans la splendeur pour être ensuite dans la compagnie du malheureux Judas.

Le bruit de ces alarmes parvint aux oreilles de M. de Metternich, le plénipotentiaire prussien, auquel on ne manqua pas de faire une analyse empoisonnée du sermon. Il en fut piqué et ne put retenir quelques traits de ressentiment qui furent rapportés au prédicateur. Celui-ci se rendit aussitôt chez le plénipotentiaire et lui

démontra , clair comme le jour, qu'il n'avait accusé personne, et qu'il aurait dit tout ce qu'il avait avancé quand même les circonstances eussent été tout à fait autres ; qu'il ne s'était jamais mêlé, ni directement, ni indirectement, d'une affaire politique qui était entre les mains de ses juges naturels , mais que toutes les considérations humaines ne l'obligeraient jamais à un criminel silence sur un point aussi essentiel que celui de la corruption. Ces éclaircissements de vive voix et pièces sur table, satisfirent le comte, ou du moins il le parut. M. Ancillon , fils d'un pasteur de Metz, chapelain du roi de Prusse , qui était venu aussi à Neuchâtel de la part de son maître, et qui voyait souvent les pasteurs , fut pris pour juge. « Tout le » monde sait, lui dit Ostervald, que je ne parle point » au hasard , que j'écris tout , et que je prononce » comme j'écris ; voilà mon manuscrit, lisez et jugez. » Ils relurent ensemble le sermon, et le chapelain, convaincu, avoua de bonne foi qu'il n'y trouvait rien de condamnable. Mais ce qui acheva de disculper le prédicateur, c'est que, dès que la sentence eut été prononcée, il fut des premiers à aller en faire compliment à Son Excellence et à exhorter les peuples, par des sermons très-graves, à demeurer fidèles à celui que la Providence venait de leur donner et qu'ils avaient reconnu d'une manière si authentique. Ses collègues en firent autant, et, au bout de quelques mois, M. de Metternich était très-satisfait des nouveaux sujets que

son maître venait d'acquérir, les citoyens étaient contents, les pasteurs unis et le troupeau toujours plein de vénération pour l'homme qui avait si bien gardé la dignité de son ministère⁴.

Durant le cours du procès, la Classe des ministres fut fort occupée. On avait intéressé diverses puissances à l'issue de l'affaire : la reine Anne de la Grande-Bretagne, les Etats-Généraux de Hollande, le roi de Suède et quantité d'autres. Tous ces souverains écrivirent à la Classe en particulier et dans les termes les plus honorables, et d'autres s'adressèrent à elle verbalement par l'organe de leurs députés.

La Classe, qui avait à sa tête M. Ostervald, répondit verbalement ou par écrit à toutes ces puissances, leur donnant à entendre que, puisque l'affaire se trouvait entre les mains du juge naturel du pays, il n'était permis aux pasteurs d'y prendre part que par leurs vœux et leurs prières pour celui que la Providence jugerait à propos de leur donner, auquel cas ils savaient ce que l'Évangile exigeait de leur soumission. Dans ces diffé-

⁴ M. Ostervald a tenu un journal quotidien des événements de 1699 et de 1707, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Neuchâtel. Un extrait en a été publié en 1839. Un homme d'un esprit aussi sage et d'une raison aussi haute qu'Ostervald devait naturellement être consulté et exercer une certaine influence, même en dehors de ses fonctions ecclésiastiques et pastorales : on dit qu'il en eut une assez grande sur la rédaction des *Articles généraux*, espèce de charte qui fut accordée en 1707 par le roi de Prusse à ses nouveaux sujets de Neuchâtel, et qui a été faite avec une sagesse remarquable.

rentes occasions, c'était toujours M. Ostervald qui parlait au nom de ses collègues, et il le faisait avec une présence d'esprit et une facilité d'expressions remarquables. Dans les occasions les plus délicates, rien ne le surprenait, soit qu'il fallût opiner ou modérer, tenir la plume, rédiger un projet de réponse en français ou en latin, ou haranguer même à la tête du corps; enfin, dans quelle situation qu'on le mît, on le trouvait toujours le même.

CHAPITRE QUATRIÈME

Visite de Werenfels et de l'évêque Burnet. Ostervald les accompagne à Genève. Institution des visites pastorales. Ostervald prédicateur et professeur. Liturgie. Grand incendie. Mort de Madame Ostervald. Werenfels visite son ami et le conduit à Berne et à Bâle. *Arguments et réflexions* sur l'Ecriture sainte. *Nouvelle édition de la Bible*. Désintéressement d'Ostervald. Mort de Tribolet. Sa tendance théologique et ses qualités littéraires. Ostervald publie des *Sermons*. Ses ouvrages théologiques. Son activité. Il est frappé d'apoplexie; sa maladie; sa mort.

L'année suivante (1708), M. Werenfels vint voir son ami, et avec lui arrivèrent les trois fils du fameux M. Burnet, évêque de Salisbury, déjà lié avec Ostervald par un long commerce de lettres, depuis que celui-ci avait été agrégé à la société royale de la propagation de la foi et avait dédié son catéchisme à cette société¹. M. Masson accompagnait MM. Burnet en

¹ Les relations intimes que M. Ostervald entretenait avec le lord archevêque de Cantorbéry, avec l'évêque de Salisbury, le chevalier Chamberlaine, la société royale pour la propagation de la foi et nombre de seigneurs ecclésiastiques et séculiers d'Angleterre, tendaient toutes à l'avancement de la religion et au bien de la so-

qualité de gouverneur et devait faire avec eux le voyage d'Italie, en commençant par Genève. La Classe de Neuchâtel leur offrit un banquet. Quelques jours après, MM. Werenfels et Ostervald, accompagnés de M. Masson et de ses trois élèves, se rendirent à Genève où ils arrivèrent en bonne santé, et où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de respect et d'amitié. M. Turretin le jeune logea chez lui une espèce d'académie. Ce ne furent que banquets pendant le séjour que firent à Genève nos voyageurs ; chacun s'empressait de leur faire le meilleur accueil. Ce n'était pas, sans doute, ce qu'ils cherchaient, mais il y a des occasions où l'on doit se prêter aux circonstances. Ils furent appelés à prêcher à Saint-Pierre, en présence d'une grande foule de peuple, du sénat et d'un grand nombre de pasteurs et de professeurs vénérables. M. Ostervald avoua, après son sermon, que ses genoux s'étaient presque entrechoqués lorsqu'il s'était vu en chaire. Il en sortit pourtant à son honneur, quoique sa composition eût été souvent interrompue par des visites ou par des invitations qu'il ne

ciété. En employant leur crédit, M. Ostervald a fait délivrer des galères des personnes qui y étaient détenues pour la religion, procuré des secours considérables à d'autres qui étaient persécutées pour la même cause, rendu des services essentiels à des personnes qui le méritaient. Aucune recommandation n'était plus efficace auprès du lord archevêque que celle de ce vénérable pasteur, qu'il aimait et honorait infiniment. Il reçut et traita comme son enfant un magistrat respectable de notre ville, parent de M. Ostervald, qui lui avait apporté une lettre de ce dernier.

pouvait refuser. M. Turretin dut même un jour demander grâce pour son ami, qui se disposait à les édifier le lendemain.

En 1711, M. Ostervald et ses dignes collègues introduisirent les visites pastorales dans l'église de Neuchâtel. Jusqu'alors ces visites avaient été volontaires ; dès lors, elles furent de devoir ; on assigna à chaque pasteur son département et on exigea qu'au moins une fois l'année chacun d'eux ferait sa revue chez les grands comme chez les petits. Par ce moyen, ils connaissaient leur église, leurs familles, les membres qui les composaient et pouvaient diriger plus sûrement leurs exhortations publiques ou particulières.

La Vénérable Classe, qui s'était aperçue du fruit des leçons domestiques données aux jeunes proposants, en confia en plein l'inspection et la direction à M. Ostervald, tant sous le rapport des mœurs que sous celui des études, et nul n'en était plus capable. Outre le grand modèle qu'il leur offrait en sa personne, il pouvait les guider pour le goût, le travail, la science et les talents de la chaire. Il se présentait noblement et modestement en chaire ; sa prononciation était grave et naturelle ; sa voix forte et sonore, mais sans rudesse, parvenait clairement et sans effort aux oreilles de son auditoire, quel qu'il fût ; son geste était mesuré, noble et expressif ; lorsque le sujet le demandait, il était terrible ; mais il ménageait son feu, et l'action chez

lui était toujours proportionnée à la nature et à l'importance des choses qu'il avait à dire¹.

Dans ses leçons de théologie, il se mettait à la portée de ses élèves, et ses explications avaient une clarté et une netteté admirables. A la fin de la leçon, l'un des étudiants, à tour de rôle, devait en récapituler tout le plan, ce qui leur donnait de la facilité à s'énoncer en latin et à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans leurs discours. Mais M. Ostervald ne se bornait pas à cultiver l'esprit de ses élèves ; il surveillait avec sollicitude leur caractère, leurs mœurs, leur conduite et leur manière d'être, connaissant la passion dominante de chacun d'eux, et il réglait là-dessus ses questions, ses avertissements, ses conseils, ses corrections même, s'il le fallait. Il écrivait sur des feuilles détachées les observations qu'il avait faites sur certains d'entre eux, et par là il se mettait en état de les diriger, en les reprenant ou en les encourageant, suivant les cas, avec cette douce persuasion, cette prudence et cette autorité de père spirituel qui lui était acquise de droit et qu'il a su employer si efficacement pour former, avec l'aide du Seigneur, tant de dignes pasteurs dans nos églises et dans les églises étrangères. Il était informé même de leurs parties de plaisir les moins concertées, et il avait grand soin qu'ils n'en abusassent pas, en leur donnant, suivant le besoin, ses

¹ Voir, à ce sujet, la note placée à la fin de cet ouvrage.

avis, ou ses directions particulières. Ces notes n'étaient connues que de lui, et, dès qu'elles étaient devenues inutiles, il les détruisait, de peur qu'après sa mort, ou après la réception du candidat, elles ne tombassent entre les mains de personnes qui auraient pu en faire un mauvais usage. Ainsi, la même charité qui les avait suggérées les lui faisait supprimer.

La liturgie de Neuchâtel, qui jusque là n'avait été que manuscrite, parut, en 1713, imprimée dans le format in-quarto, sous les auspices de S. M. le roi de Prusse. M. Tribolet, qui était doyen cette année-là, en fit l'épître dédicatoire. Ce fut lui aussi qui en composa la préface, après avoir révisé le tout en commun avec ses collègues.

En 1714 eut lieu le grand incendie qui réduisit en cendres une bonne partie de la ville de Neuchâtel¹. Dans cette triste conjoncture, M. Ostervald signala sa piété et prononça publiquement les discours les plus pathétiques. Il donna le premier l'exemple de la charité, en visitant et secourant ceux des incendiés qui avaient le plus besoin de consolation ; car il était tendre et généreux, et il n'attendait pas qu'on lui ouvrît son cœur, lorsqu'il voyait des malheureux qui méritaient

¹ Cet incendie éclata dans la nuit du samedi 15 au 16 septembre, et il consuma la majeure partie de la rue du Château et de la rue du Pommier. C'est dans ce sinistre que périt, entre autres, la Chronique de Neuchâtel, qui avait été récemment retrouvée dans les archives par le conseiller Pury.

d'être aidés. A la bienfaisance, il joignait l'art peu commun et si nécessaire d'adoucir ce que les bienfaits peuvent avoir d'amer pour ceux qui les reçoivent.

Le 25 novembre 1715, M. Ostervald perdit sa chère et digne épouse. Nous avons déjà rapporté¹ de quelle manière il en exprima ses regrets à une amie de Londres; sa santé en fut altérée d'une manière qui alarma sa maison, ses amis et son troupeau. M. Werenfels arriva fort à propos, au commencement de l'année suivante, pour cicatriser cette blessure. Ils étaient tous les deux très-sensibles à l'amitié, et Werenfels était l'homme pour qui Ostervald se sentait le plus de sympathie. « Outre la bonté du cœur qui lui est innée, disait-il en parlant de Werenfels, il a toute la délicatesse dans l'esprit que l'on peut souhaiter. Ordinairement les beaux génies font un peu payer leurs talents, et parmi le sel qu'ils répandent, il y a souvent du poivre qui gâte tout : il semble qu'ils ne se divertissent jamais mieux qu'aux dépens des autres ; c'est ce qui n'arrive jamais à celui-ci : toujours quelque nouvel agrément, jamais d'offense.

Pour achever de dissiper la tristesse de son ami, Werenfels l'engagea à faire avec lui un tour jusqu'à Berne, où quelques théologiens, qui avaient cru trouver dans son catéchisme diverses propositions quasi-

¹ Voir page 29.

hérétiques, pouvaient conserver certains préjugés sur son orthodoxie. A leur arrivée, ils ne manquèrent pas de rendre leurs devoirs aux principaux de l'église et même de l'académie, qui les comblèrent d'honnêtetés et reçurent de très-bonne grâce les éclaircissements que M. Ostervald avait ainsi occasion de leur donner sur son catéchisme. On le fit même prêcher à l'église française, et l'auditoire, déjà nombreux à cause du grand nombre des réfugiés qui se trouvaient là, fut bien plus grand encore que d'ordinaire pour entendre un prédicateur de cette réputation. Il prêcha de même à Bâle, où il accompagna son ami, et où il eut la consolation d'établir comme pasteur son fils aîné, qui y avait fait ses principales études, et qui devint ainsi collègue, dans l'église française, de l'ami intime de son père¹.

De retour à Neuchâtel, M. Ostervald s'occupa à revoir ses *Arguments et Réflexions* sur l'Ecriture sainte. Il avait senti le besoin de mettre en tête de chacun des chapitres de la Bible un argument court et intelligible, qui mît l'auditeur au fait de ce qu'il allait entendre, puis d'ajouter au chapitre quelques réflexions pratiques. Ses collègues, auxquels il avait proposé la chose, avaient goûté son avis, et il s'était mis à l'œuvre. Il était d'autant plus propre à cette tâche qu'il possédait

¹ M. Werenfels était pasteur honoraire de l'église française de Bâle.

l'histoire et la doctrine de la Bible, et qu'il en connaissait les deux langues originales. Son inclination l'aurait même porté à la critique sacrée, si des travaux plus importants ne l'avaient empêché de s'y livrer; d'ailleurs il avait une répugnance naturelle pour les controverses, où la charité perd toujours beaucoup plus que la vérité ne gagne. Ces arguments et réflexions, qui n'avaient en vue que les mœurs, et qui ne pouvaient par aucune discussion subtile refroidir la charité de personne, ne furent pas longtemps sur le métier; ses collègues les revirent, les approuvèrent, et on en fit usage dans l'église dès que la Liturgie y fut adoptée; toutefois, on ne les eut pendant quelque temps qu'en manuscrit.

Le D^r Wake, archevêque de Cantorbéry, toujours zélé pour le bien du christianisme, était en correspondance avec Messieurs les pasteurs de Bâle, de Genève et de Neuchâtel, et entre autres avec MM. Werenfels, Turretin et Ostervald, tous membres de la Société royale de la Propagation de la foi, dont le prélat était en quelque sorte le chef. Il avait ouï parler si avantageusement de cet ouvrage et des fruits qu'il produisait qu'il souhaita d'en recevoir une copie. Il en fut tellement satisfait qu'il la remit entre les mains de la Société pour délibérer sur l'usage qu'on en pourrait faire; l'ouvrage fut universellement approuvé, et on chargea le chevalier Chamberlaine d'en préparer immédiatement une traduction anglaise. La première partie, qui

concerne le Vieux-Testament, parut en deux volumes octavo et fut dédiée à la reine Anne, qui en fit cas et s'en servit même dans ses dévotions particulières. Le troisième volume, qui s'applique au Nouveau Testament, ne parut qu'en 1718 et fut dédié à la fille aînée de la reine, qui portait le même nom que sa mère. Ainsi la traduction fut imprimée en quelque sorte avant l'original, et elle se répandit, non-seulement en Angleterre, mais en Allemagne et jusque dans les Iles. Les libraires de Hollande virent cette traduction anglaise avec une espèce de jalousie et s'adressèrent à M. Ostervald pour obtenir l'original. D'abord il le refusa, mais sur leur menace de faire traduire l'ouvrage d'anglais en français, il se détermina à publier l'édition, qui parut à Neuchâtel en 1720. Une seconde édition parut à Genève en 1722, et une traduction en allemand à Bâle en 1723. Les libraires d'Amsterdam publièrent, par souscription, une Bible avec les Arguments et les Réflexions; mais, par une économie mal entendue, ils supprimèrent les Apocryphes, ce qui ne laissa pas que de leur nuire. Cependant, toute imparfaite qu'elle était, cette Bible s'est vendue à la faveur du nom de M. Ostervald, et elle fut même suivie d'une autre, où les Apocryphes figuraient.

Mais la meilleure édition de la Bible portant le nom d'Ostervald fut celle qui s'imprima sous ses yeux à Neuchâtel même, en 1744. L'auteur, quoique déjà

octogénaire, revit et retoucha avec soin ses arguments et ses réflexions. Il enrichit le texte même, d'un bout à l'autre, de petites notes toutes nouvelles, conférant la version commune avec le texte original, la Vulgate, les Septante et la plupart des meilleures traductions modernes, sans y insérer aucun trait de controverse qui pût rebuter les lecteurs¹.

Tant de travaux édifiants pour Neuchâtel et pour toute la chrétienté rendirent la personne de M. Ostervald si chère et si vénérable à tous ceux qui étaient capables de l'apprécier, qu'on s'empessa de tous côtés à lui témoigner l'estime qu'on avait pour lui. Ses ouvrages trouvèrent place dans les premières bibliothèques et même dans les bibliothèques royales²; le Dr Bradshaw, intendant du collège d'Oxford, avait introduit dans cet établissement le catéchisme d'Oster-

¹ Il s'agit ici de l'ouvrage devenu si célèbre sous le nom de *Version d'Ostervald*. Ce fut plutôt une révision des traductions de la Bible alors en usage qu'une traduction originale, bien que l'auteur ait consulté les textes hébreu et grec. Mais ce qui en fit principalement le mérite, ce fut le tact et le bon sens avec lesquels Ostervald rendit dans un langage clair et populaire les écrits sacrés, sans préoccupation théologique, et avec une liberté qui n'excluait point la fidélité.

(Note de l'éditeur.)

² La reine Caroline d'Angleterre, entre autres, avait fait construire à Richmond une bibliothèque qu'elle appelait *La Grotte de Merlin*, et dans laquelle les ouvrages de M. Ostervald occupaient une place très-honorable à côté des Newton, des Leibnitz, des Wollaston et des Clarke.

vald, quoique l'Angleterre abonde en catéchismes qui ont tous leur mérite.

Ce qui rehausse le prix des travaux d'Ostervald, c'est qu'il n'en retirait aucun profit pécuniaire, pas plus qu'il n'ambitionnait la louange : son grand but était la gloire de Dieu et le bien des hommes. Les libraires hollandais lui offrirent une somme considérable pour son travail sur la Bible, mais il refusa et n'a jamais rien exigé de ses ouvrages. Lombrail, qui avait obtenu le manuscrit du *Traité contre l'impureté*, reconnut cette faveur par une Bible de Martin. M. Ostervald la reçut, mais, peu de temps après, il en fit présent à la bibliothèque de la classe, où elle est encore. M. Bugnot, qui était catéchiste, ayant été frappé d'apoplexie, M. Ostervald se chargea généreusement de ses fonctions, fit les catéchismes tous les dimanches, instruisit chez lui les catéchumènes et les catéchisa en public jusqu'à leur réception, sans rien négliger de ses propres travaux, et quand, selon la coutume, les pères de famille voulurent témoigner leur reconnaissance par un présent à celui qui avait instruit leurs enfants, il ne voulut rien accepter pour lui-même, et envoya tout au catéchiste malade. « Il » n'est pas juste, disait-il, que, déjà affligé comme il » l'est par le mauvais état de sa santé, il soit encore » privé des petites consolations de son ministère. » De même, il refusa toute espèce de rétribution de la part du malade ou du public, comme aussi il ne voulut jamais rien recevoir de ses élèves en théologie. Il n'ac-

cepta jamais ni honoraires ni gratification, sous quelque forme qu'on entreprît de les faire passer; non qu'il fût insensible à ces marques de reconnaissance, mais il ne voulait pas qu'on attribuât à des motifs indignes de lui ce qu'il ne faisait que par zèle et par dévouement.

En 1720, il perdit son meilleur ami, M. Charles Tribolet. Liés par la parenté et élevés dans les mêmes vues, ils avaient voyagé ensemble, étudié ensemble, reçu ensemble l'imposition des mains, et enfin été réunis dans la même église et à la tête du même troupeau, pensant et agissant de concert, dans leurs prédications comme dans leurs écrits. On n'a jamais aperçu entre eux le moindre nuage. Ils avaient plusieurs qualités qui leur étaient communes : la bonté du cœur, la générosité, l'affabilité, la prudence, la circonspection, la netteté d'esprit, la gravité, etc.; mais si M. Osterwald avait une érudition plus étendue, son ami avait quelque chose de plus recherché et donnait à ses sermons un tour plus délicat. L'un s'adressait plutôt aux auditeurs d'élite, l'autre procurait davantage l'édification générale. Tous deux bons critiques, possédant leur Grotius et les meilleurs commentateurs, ils écartaient les disputes, surtout de la chaire, et gémissaient en secret des funestes divisions du christianisme.

L'Angleterre était à cette époque agitée par des disputes théologiques qui rappelaient celles du quatrième siècle et de la fin du seizième. L'arianisme avait ses représentants; partout on discutait les grandes ques-

tions trinitaires : le D^r Bennet avait imaginé sa doctrine de la *Quiescence du Verbe*, et le fameux Samuel Clarke avait publié un traité qui établissait la subordination du Fils au Père, tout en prétendant conserver la divinité du Fils.

Les églises françaises, un peu surprises de ces disputes, n'y prirent point de part et se bornèrent à en gémir. A Bâle, à Genève, à Neuchâtel, on rendit justice aux intentions et à la candeur des errants, mais on n'adopta point leurs vues. Ainsi la paix fut conservée, les préjugés s'adoucirent, les expressions dures firent place à d'autres plus mesurées : on prêcha plus intelligiblement et par conséquent avec plus de fruit.

Nos deux amis de Neuchâtel ne se prononçaient qu'avec une grande circonspection et beaucoup de modération sur les points discutés : toujours orthodoxes, ils n'étaient jamais tranchants. M. Tribolet, cependant, se donnait plus de carrière contre certains dogmes qu'il envisageait comme fatalistes. Il ne pouvait comprendre que de grands hommes eussent adopté sur ce sujet les principes de l'église latine et de saint Augustin, au mépris de ceux de l'église grecque et de saint Chrysostome : il se rattachait en échange à Grotius, qui avait démontré que rien ne contraind l'homme à pécher, en réunissant tous les témoignages que l'antiquité fournit sur ce sujet.

En fait de critique et d'interprétation des livres saints, M. Tribolet était assez de l'avis de ceux qui es-

timaient que, pour comprendre ces livres, il faut se transporter par la pensée dans les temps, les lieux et les préjugés de la nation pour laquelle ils ont été primitivement écrits, ce qui suppose du discernement et du raisonnement. Versé dans l'histoire et la philosophie, mais toujours simple et naturel, il était un homme de goût : il jugeait très-sainement les poètes français, Racine entre autres, qu'il préférait à tous ; et néanmoins, il ne voulait pas qu'un orateur chrétien limât trop ses sermons : il disait qu'il y avait du péché à consumer un temps infini à arrondir ses périodes, à ajuster des transitions et à compasser des figures, pour produire ce qu'on nomme une pièce achevée. « Il ne faut jamais faire, disait-il, tout ce qu'on peut, sauf en certains jours de solennité extraordinaire, où l'auditeur s'y attend. » Aussi faisait-il sur semaine de simples homélies, mais le dimanche on avait toujours un excellent sermon, et les jours de jeûne, un discours des plus touchants.

On peut se représenter ce que fut pour M. Ostervald la perte d'un tel ami. Il fit à cette occasion deux vers latins que l'on a trouvés dans son cabinet, les seuls peut-être qui lui aient échappé de sa vie :

Non vivit quisquis fido privatur amico
Dimidium si quidem perdidit ille sui.

Ce n'est pas qu'il fût poète ou qu'il se donnât pour tel ; il n'en avait pas le loisir ; mais il était connais-

seur, il possédait son Virgile d'un bout à l'autre et l'appliquait même fort à propos. Dans l'occasion, il se plaisait, avec M. de Werenfels, à en réciter de grands fragments qui s'entre-répondaient, l'un reprenant où l'autre finissait. Nous avons déjà dit qu'il aimait la musique et qu'il y excellait; nous ajouterons ici qu'elle le rendit poète français malgré lui : ne voulant pas faire chanter à sa fille les paroles des opéras de Quinault, il en substituait d'autres de même mesure aux airs de Lully et sanctifiait ainsi, au profit des siens, deux arts dont on a tant abusé.

En 1722, on força en quelque sorte M. Ostervald à publier aussi des sermons, et il y consentit en vue seulement de l'édification générale. Il en publia douze, qui formèrent un volume et qui furent imprimés à Genève deux fois de suite, pour être bientôt traduits en allemand et en flamand. Ces sermons sont excellents, mais ils ne sont pas d'une égale force. Le premier, qui traite du sérieux de la religion, est original; un autre, sur la résurrection des morts, est des plus solides; mais il y en a un sur la crucifixion spirituelle : *Je suis crucifié avec Christ*, qui n'a pas paru répondre à la dignité des autres.

On s'étonne que, ayant consenti à publier des sermons, M. Ostervald ait constamment refusé de donner quelques veilles à la révision de ses leçons particulières sur la morale, sur la théologie et sur l'exercice du saint ministère. On en a donné pour raison que ses sermons

étaient pour le public et pouvaient produire un fruit universel, tandis que ses leçons particulières n'avaient été destinées qu'à un petit nombre d'étudiants, pour les former simplement et familièrement à la vocation qu'ils se proposaient d'embrasser, et qu'il y avait déjà dans le reste de la chrétienté d'amples répertoires sur ces sortes de sujets. Cependant le public en jugea plus avantageusement, et quand, à son insu, sa *Morale* eut été publiée, l'édition en fut promptement enlevée en Angleterre; les Flamands la traduisirent et la publièrent en leur langue; on en fit à la Neuveville une traduction française qui a paru en 1740, et une édition latine à Bâle, en 1739. On publia aussi dans la même ville son petit *Compendium sacræ theologiæ* et l'*Exercice du saint ministère*, qui avait déjà paru quelques années auparavant; tout cela à son insu, contre son gré, et d'après des copies fautives recueillies dans ses leçons aux étudiants. Aussi les désavoua-t-il publiquement dans quelques journaux littéraires, déclarant en termes exprès : « qu'il n'avait jamais eu la pensée de » les donner au public; qu'il ne se rendait nullement » responsable de ce qui y était contenu, y ayant même » des endroits où on lui fait dire des absurdités et des » choses auxquelles il n'a jamais pensé. » Ces ouvrages renferment cependant des choses excellentes et il aurait été à désirer que M. Ostervald en eût retranché ce qu'il y trouvait de défectueux. Il n'en est pas moins vrai que plus d'un ministre a réussi, en copiant trait pour trait les maximes de sa *Morale* et de sa *Théologie*.

Il y aurait une infinité d'autres faits intéressants à signaler dans une vie aussi longue et aussi active que la sienne ; mais, comme il était fort modeste et fort discret pour tout ce qui pouvait lui attirer des éloges, on a dû se contenter de ce qui en a transpiré dans le public. En combien de choses délicates et mémorables sa prudence et sa douceur ne se sont-elles pas déployées, soit dans la conduite de son église, soit dans celle des églises du pays ! Que de fois de jeunes pasteurs l'ont consulté utilement sur des cas de discipline ! Que de familles, d'époux, de voisins il a réconciliés ! Il était comme l'arbitre universel des démêlés. Les enfants même qui se sentaient lésés entre eux se consolaient d'une injustice reçue, par l'espérance de porter jusqu'à lui la décision de leurs débats, car il leur fallait cet appel décisif et péremptoire pour calmer leur petit dépit. L'auteur de ce livre aurait désiré puiser dans le cabinet de l'illustre défunt et surtout dans sa correspondance avec ses amis de Genève, de Lausanne, de Bâle, de Zurich, de Schaffhouse, de La Haye, de Leyde, d'Amsterdam, d'Utrecht, de Londres, des îles de l'Asie et de l'Amérique, où ses ouvrages ont pénétré ; mais ces secours lui ont manqué, et il a été contraint de se borner à ce qu'il a pu recueillir de différents côtés.

M. Ostervald fut frappé d'apoplexie, le dimanche matin 24 août 1746, en chaire, lorsqu'il commençait déjà à traiter son texte, tiré des huit premiers versets du chap. XX de l'Evangile selon saint Jean,

où il s'agit de la résurrection de Jésus-Christ et de la manière dont le disciple bien aimé s'en assura. Depuis quelques années, il expliquait cet Evangile et c'était le deux cent vingt-unième sermon qu'il prononçait sur ce livre sacré. Il avait même déjà écrit le deux cent vingt-deuxième, qu'il devait prononcer le mercredi suivant. Le second fils de M. Ostervald, qui se trouvait dans le temple, s'aperçut des premiers de l'indisposition de son père. Il monta aussitôt en chaire avec M. le D^r d'Ivernois, pour lui donner des secours, puis on le transporta chez lui ; une foule de personnes de toute condition suivait en pleurant : on eût dit une famille éplorée par la perte d'un père commun. On ne pouvait se flatter qu'après cet accident M. Ostervald, déjà plus qu'octogénaire, pût fournir encore une longue carrière, et cependant les alarmes furent aussi vives que s'il eût été dans la force de l'âge.

Ostervald vécut encore huit mois ; mais il ne retrouva pas ses forces, et il tomba insensiblement dans un marasme qui le conduisit au tombeau. Pendant toute sa maladie, il montra une patience et une résignation exemplaires, et il édifia, jusqu'au dernier soupir, non-seulement sa famille, ses parents, ses collègues, mais aussi toutes les personnes qui s'intéressaient à son état ; sa politesse et ses grâces mêmes ne l'abandonnèrent point sur son lit de mort.

On put reconnaître en particulier sa délicatesse et son désintéressement en ce que, dès que son état ne

lui permit plus de continuer ses fonctions, il se fit un scrupule d'en toucher les émoluments. « Je n'aime pas, disait-il, manger le pain d'oisiveté. » En conséquence, il voulut charger ses collègues d'annoncer à la Classe des pasteurs qu'il avait résolu de résigner son poste, afin que l'on pût procéder à une nomination nouvelle. Le conseil de ville, informé de la chose, prit l'alarme, et, d'une voix unanime, nomma trois de ses membres pour se rendre auprès du pasteur malade et le détourner de son dessein.

M. le banneret Chambrier portait la parole. Ayant été admis auprès du lit du malade, il lui témoigna la vive et profonde douleur que le conseil et toute l'église avaient ressentie de son accident ; il lui exprima les sentiments de respect et d'amour de toute la paroisse et les vœux que tous formaient pour la conservation d'un si digne et si respectable pasteur ; il ajouta que le conseil avait appris avec la plus vive douleur la résolution qu'il paraissait avoir prise de résigner le pastorat, et le conjura de ne plus penser à un tel projet, déclarant que s'il l'avait mis à exécution avant que le conseil pût le prévenir, ç'aurait été le coup le plus cruel et le plus fatal qui eût pu lui être porté.

Touché d'une démarche si généreuse et si cordiale, M. Ostervald en marqua sa reconnaissance avec émotion à MM. les députés, et les pria, en faisant des vœux pour l'église et pour le conseil, de faire parvenir à ce dernier l'assurance de ses respects et de sa reconnais-

sance, en ajoutant que son fils et son gendre auraient l'honneur d'aller présenter au conseil ses remerciements. C'est ce qui eut lieu, et M. Ostervald ne parla plus de résigner ses fonctions.

Les pasteurs et les ministres de la ville le visitaient souvent: M. de Montmollin, entre autres, qui avait toujours eu son estime et sa confiance, lui faisait de temps en temps la prière, et il lui arriva une fois de glisser dans ce qu'il disait quelques paroles exprimant les sentiments dont il était pénétré pour un pasteur qu'il avait toujours regardé comme un second père. Mais un geste du malade montra que ces traits, quelque indirects qu'ils fussent, n'étaient pas du goût du serviteur de Dieu. La même chose arriva encore peu de temps avant sa mort, lorsque M. Deluze, en présence de la famille et de quelques autres ministres, demandait à Dieu les secours de sa grâce en faveur de ce bienheureux mourant, qui allait remettre son âme entre les bras de son créateur et rédempteur: « Tu » connais, ô Dieu, disait-il, la fidélité et le zèle avec » lequel ton serviteur a travaillé à l'édification de l'é- » glise, » etc. Ces paroles déplurent au pasteur agonisant, et il le témoigna par un mouvement de la tête et de la main. M. Deluze, s'en étant aperçu, ajouta immédiatement: « Mais comme ce qu'il y a de meilleur en nous est mêlé d'imperfections, et qu'il a déclaré plusieurs fois dans sa maladie qu'il n'était que » le néant même, tu sais, ô Seigneur, qu'il n'attend

» rien que de ta pure grâce et de tes miséricordes infinies en Jésus-Christ. » Ces expressions, si conformes aux sentiments de son cœur et à sa grande humilité, rendirent au vieux pasteur sa première sérénité, et, la prière finie, il dit fort distinctement : « Dieu veuille exaucer les prières qu'on vient de lui présenter en mon nom ! » Il remercia son collègue et les autres ministres qui étaient présents, leur dit un adieu éternel et donna sa bénédiction à sa famille. Il conserva sa présence d'esprit jusqu'à la fin, priant bas et ayant toujours son cœur élevé au ciel. Il prononçait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, aie pitié de moi, reçois mon âme ! »

C'est ainsi que le vénérable et pieux Ostervald, déjà avancé dans sa quatre-vingt-troisième année, termina sa longue et glorieuse carrière, au milieu de ses collègues, de ses amis et de ses nombreux enfants et petits-enfants. Il expira paisiblement et sans agonie, le vendredi 14 avril 1747.

CHAPITRE CINQUIÈME

Particularités sur Ostervald : son tempérament ; son genre de vie. Education de ses enfants. Ses idées sur la gloire, sur le style, sur la philosophie, sur les journaux et sur les auteurs. Sa postérité. Ses funérailles. Un capucin. Jugement de Fénelon sur Ostervald. Autres témoignages d'estime. Quelques fruits de son ministère. Son épitaphe.

M. Ostervald était de grande taille, un peu maigre, mais d'un excellent tempérament, soutenu et fortifié encore par l'exercice, le travail et une stricte sobriété. Il avait le visage long, le front élevé, le nez bien fait, les yeux noirs et vifs, la bouche belle, les dents toujours nettes. Son air, en général, était serein et gracieux, mais grave dans ses fonctions pastorales, inspirant à la fois la confiance et le respect. Il s'abstenait de toutes ces liqueurs dont on use communément le matin ou l'après-midi, et s'il prenait quelquefois un peu de thé, ce n'était que par complaisance pour les autres, quand par exemple il avait diné en compagnie, ce qui arrivait aussi rarement que cela lui était possible. Vers le déclin de l'âge, il prenait un peu de chocolat tous les

matins. Par des raisons de santé il préférait habiter sa propre maison¹, dans le voisinage du lac, plutôt que la maison de cure située au haut de la ville.

Ses visites pastorales, ses malades, ses propres affaires lui procuraient tout l'exercice dont il avait besoin pour sa santé. S'il lui en fallait davantage, il faisait une promenade à son jardin ou à l'une de ses vignes. A son retour au logis, il s'informait avant tout des malades qui avaient pu le faire appeler, et se hâtait d'aller les visiter, car il avait pour règle de ne jamais les faire attendre, et cette espèce de fardeau tombait en grande partie sur lui. A dix ou onze heures du matin, il donnait sa leçon de théologie; l'après-midi, il faisait un tour chez le libraire ou chez le relieur, ou chez quelqu'un de ses parents où il pût apprendre les nouvelles, car il ne perdait point de temps à lire les journaux. A quatre ou cinq heures, il rentrait chez lui et se remettait à l'ouvrage. Il ne travaillait point par caprice ou par boutades, mais avec régularité; il quittait ou reprenait sa composition avec la même facilité. Pour gagner du temps, lorsqu'il était pressé ou accablé d'affaires, il avait imaginé, comme nous l'avons dit, un système d'abréviations qui lui fut d'un grand secours pour ses sermons, à tel point qu'en trois heures il en écrivait un entier.

Avec cela, sa mémoire était excellente; jamais on

¹ La maison Ostervald formait l'angle sud-ouest de la rue actuelle de l'Hôpital, et était longée par le lit du Seyon.

ne l'a vu broncher, hésiter ou prendre un mot pour un autre ; sa prononciation était presque toujours égale, noble, aisée, et si l'on y remarquait quelque différence par rapport à l'action, cela ne provenait que de la différence des matières ou des circonstances, qui l'obligeaient quelquefois à élever le ton. Sa bibliothèque n'était pas des plus considérables, mais elle était choisie ; nul ouvrage frivole n'y était admis.

Appelé à s'occuper beaucoup de l'éducation des enfants et des devoirs des pères et des mères, il réclamait de ceux-ci principalement l'action douce et insinuante de la persuasion et de l'exemple, plutôt qu'un ton impérieux ou des ordres arbitraires. Il voulait que les enfants fussent accoutumés de bonne heure à la soumission et au respect, et que, loin d'y renoncer en grandissant, ils se pénétrassent toujours plus de la nécessité de la subordination ; le monde et la société lui semblaient sans cela être en péril. Il recommandait aussi que l'on accoutumât les enfants au travail, et à un travail utile, sans leur refuser des moments de récréation, de peur qu'ayant pris une fois le pli de l'oisiveté, ils n'eussent trop de peine à en revenir. On ne devait, suivant lui, ni les nourrir délicatement, ni les habiller avec recherche ; et dès que leur âge le permettait, il recommandait de les vouer à une profession conforme à leurs talents, de peur qu'après avoir passé le beau temps de leur enfance dans l'amour du plaisir, ils ne se trouvassent inutiles à toute bonne œuvre quand les temps difficiles

arriveraient. Ainsi, il désapprouvait fort la coutume de ses compatriotes d'envoyer leurs enfants dans la capitale de la France pendant qu'ils étaient encore trop jeunes pour se garantir du mal, disant qu'ils ne faisaient que s'y gâter et y prendre des airs efféminés dont ils ne se débarrassaient plus. Pour les jeunes gens comme pour les hommes faits, il faisait peu de cas d'une vie contemplative, trop semblable souvent à la fainéantise ; il voulait qu'on se rendît utile et même nécessaire à un grand nombre de personnes, et c'est pour cela qu'il avait choisi pour lui-même la vocation pastorale.

En 1708, on parlait d'ériger une académie à Neuchâtel, et la chose avait d'autant plus de chances, que Frédéric I^{er}, alors prince de Neuchâtel, favorisait ces sortes d'établissements, et avait déjà fondé splendidement plusieurs universités. Mais pour cela il aurait fallu diminuer considérablement les revenus du pays et on y renonça. Dans le temps où on en parlait, on assignait la chaire de théologie à M. Ostervald, mais M. Tribolet assurait qu'il ne quitterait jamais son église pour toutes les académies du monde. Personne moins que lui ne faisait cas de la gloire humaine ; il avait même là-dessus un principe arrêté qu'il n'est pas inutile de faire connaître. « Les savants, disait-il, s'empressent beaucoup à courir après une vaine fumée, et c'est précisément par là qu'elle leur échappe ; plus ils l'ambitionnent, plus on s'obstine à la leur refuser. Il

en est de cette gloire comme d'une ombre : si vous courez après, elle vous fuit ; mais si vous la déclinez modestement, c'est alors qu'elle s'obstine à vous accompagner. »

Ses principes sur le style et sur l'éloquence différaient de ceux de bien des rhéteurs. Il voulait qu'en toutes choses on développât son sujet d'une manière noble, mais simple, et que, selon la méthode des géomètres, qu'il n'ignorait pas, on évitât les inutilités, qui font perdre de vue le sujet principal ; qu'on allât à son but aussi directement que possible, sans rechercher l'emphase, le sublime ou l'extraordinaire, où, sans vouloir faire parade d'esprit, qui souvent ne fait que découvrir la faiblesse du jugement. Il admirait Cicéron dans ses lettres et dans les instructions qu'il donne à son fils ; il regardait ses *Entretiens sur l'orateur* comme un chef-d'œuvre, mais il trouvait dans les harangues de sa première jeunesse beaucoup de choses que l'auteur n'aurait pas approuvées dans un âge mûr. Parmi les ouvrages philosophiques de Cicéron, il préférerait les entretiens *De finibus* ; dans les *Tusculanes*, il trouvait beaucoup de déclamations, surtout dans la dernière, où l'auteur prétend que la vertu, pour être heureuse, n'a besoin que d'elle-même, ce qui n'est pas vrai dans un païen et se trouva faux dans Cicéron personnellement. Le style de Lactance lui semblait plus naturel, quoiqu'il n'approuvât ni l'usage qu'il faisait des oracles de la sibylle, ni ses sorties contre la guerre et contre le

négoce, et encore moins ses conjectures sur Gog et Magog. Minucius Felix lui semblait plus précis, mais aussi plus affecté. Saint Augustin, auteur de la Cité de Dieu, contenait, selon lui, de très-bonnes choses, mais il faisait pitié, disait-il, quand il parlait des miracles de son temps, auxquels il semblait peu croire lui-même. En général, il trouvait beaucoup de crédulité dans les anciens pères et il leur reprochait leurs idées platoniques sur le nombre, la diversité et l'action malfaisante des mauvais génies. Parmi les auteurs modernes, il aimait beaucoup Erasme et il le mettait au-dessus de plusieurs auteurs anciens. Il ne méprisait pas Castalion, si maltraité de son temps. Il prétendait que sa manière d'écrire, simple, ingénue, précise, l'emportait de beaucoup sur l'éloquence de ses émules. En un mot, Ostervald était grand ennemi de l'affectation; il ne voulait pas qu'on aperçût dans un écrit ces nuances d'amour-propre ou de retour sur soi-même qui gâtent tout. Il fallait s'oublier, selon lui, pour ne montrer que l'objet que l'on a en vue. Cicéron n'a pas toujours observé ce principe; mais il était païen; il était consul et se trouvait à la tête d'un parti où son suffrage avait un grand poids. La modestie chrétienne est tout autre chose que l'orgueil païen.

A l'égard des philosophes, il n'en trouvait guère parmi les modernes qui fissent honneur à ce beau titre. Gassendi fut peut-être à ses yeux le plus sage. « Lisez donc, disait-il, le discours d'ouverture qu'il prononça

lorsqu'il commença à donner des leçons publiques d'astronomie à Paris. Le sujet de ce discours est cette belle parole de Platon qui, interrogé sur ce que Dieu faisait avant la création du monde, répondit qu'il faisait de la géométrie. Or, comme il y a dans la géométrie la théorie et la pratique, Gassendi partage sa matière en deux parties, envisageant la divinité comme « contemplante » d'abord, puis comme « agissante. » Comme s'il était dans le secret, il dit de la première qu'en se contemplant elle-même, elle produit son image, c'est-à-dire son fils, et comme, de l'image à son auteur, il y a complaisance et amour, voilà le saint Esprit, la troisième personne de la sainte trinité. C'est la géométrie contemplative de saint Thomas d'Aquin. Quant à la divinité agissante, elle avait à créer le monde : L'idée de ce monde était en Dieu, de toute éternité : c'était une sphère idéale, et ce ne pouvait être que cela, car la sphère est la plus parfaite des figures. Il n'y avait plus qu'à y ajouter quelques cercles droits, obliques, parallèles, ce qui était l'œuvre de la sagesse infinie réalisant sa théorie par sa puissance.— Il serait long, ajoutait-il, de parcourir toutes les conjectures hardies de cette harangue platonique, qui excita dans l'auditoire tant de brouhaha. »

Au sujet de Descartes, M. Ostervald n'était pas moins explicite. « Que veut-il dire dans la dédicace de ses méditations à Messieurs de la Sorbonne ? Il semble qu'il regarde ces Messieurs comme l'oracle péremptoire

de la vérité, et il les somme, en quelque sorte, de reconnaître ses preuves de l'existence de Dieu comme des démonstrations évidentes. » Or, qu'est-il besoin de recourir à un pareil tribunal, quand on a par devers soi des démonstrations? Faut-il, pour acquiescer aux conclusions d'Euclide, que la Sorbonne les ait approuvées? Où en sommes-nous? Nous ne verrons donc les choses les plus claires qu'à travers les lunettes d'autrui? Cependant, ces démonstrations cartésiennes sont encore assez douteuses; les plus grands hommes d'alors en montrèrent le faible, et encore aujourd'hui on les trouve pleines d'ambiguités et de paralogismes. » — « Hobbes, qui les a combattues, disait-il encore, n'est lui-même pas plus raisonnable, lorsqu'il nie l'existence des esprits, qu'il réduit tout à la matière, à la figure, au mouvement. » — « Arnaud, qui avait tant de pénétration, se jette dans la fatalité, cherche querelle à tout le monde, à Mallebranche, aux jésuites, aux protestants, satyrise Guillaume III et flatte Louis XIV au sujet de la persécution des réformés, lorsqu'il est lui-même persécuté et errant dans les Pays-Bas, nous étourdissant sans cesse des sophismes de son saint Augustin, qui approuvait qu'on usât de contrainte envers les donatistes. » — « Mallebranche lui-même, ce vertueux prêtre, que veut-il dire dès l'entrée de sa Recherche de la vérité, lorsqu'il avance sans façon que, pour être fidèle et chrétien, il faut croire aveuglément, mais que, pour être philosophe, il faut voir évidemment? C'est

la maxime de son église, je le veux bien, mais ce ne doit pas être celle d'un philosophe qui demande des raisons et qui en donne même aux incrédules de la France et de la Chine. »

Il ne trouvait pas non plus, parmi les protestants illustres, de grands exemples de modération philosophique. « Que de disputes désagréables n'a-t-on pas vues, disait-il, en Allemagne, en Suisse, en Hollande et en Angleterre, sur les sujets les plus légers ! Voyez Bayle, par exemple, qui se met en colère jusqu'au fiel le plus amer, parce qu'on l'a soupçonné d'être membre d'une cabale chimérique et l'auteur d'un mauvais libelle contre l'état et les réfugiés ! Pourquoi tant de bruit, si l'on est innocent ? Si l'on venait m'accuser de pareilles choses, j'en rirais, ainsi que son antagoniste le lui a répliqué. Suffit-il, pour condamner un homme, de l'accuser capitalement dans un pays comme celui des Sept-Provinces ? Et voilà mon philosophe, si *Diis placet*, qui passe sa vie dans les disputes ou dans l'aigreur ; car, dans le reste de ses ouvrages et dans son dictionnaire même¹, on trouve partout des traces de la plus amère rancune ; ce qui n'excuse ni son antagoniste, ni ses imitateurs. »

Quant aux journaux littéraires qui ont brillé d'un

¹ M. Ostervald avait banni de sa bibliothèque le dictionnaire de Bayle ; les obscénités qu'il y trouva, sans compter le reste, lui parurent incompatibles avec le caractère dont il faisait profession, et il s'en défit aussitôt.

tel éclat à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e, il aurait voulu qu'on en changeât les titres, donnant à ceux de Hollande le nom de « Journaux des Savants », et appelant ceux de France « Journaux des Beaux-esprits ». Il blâmait la malignité des uns, la partialité et les contradictions des autres, dont les divers collaborateurs, disséminés çà et là, ne produisent rien d'uniforme et se contredisent souvent, tout en étant résolus à ne favoriser que leurs approbateurs ; aussi leur appliquait-il ce vers de Molière :

Et nul n'aura d'esprit que nous et nos amis.

Il n'approuvait pas non plus la manie de ces écrivains qui publient tout ce qui sort de leur plume, bon ou médiocre ; il disait que la nature même nous conseille plus d'économie ; que les arbres et les terres se reposent ordinairement une année ; que notre esprit, comme notre corps, a besoin de reprendre haleine, et que ceux qui veulent le tourmenter s'en repentent bientôt par la sécheresse de leurs productions : « Voyez, disait-il, un tel et un tel : quelle nombreuse famille ! *Hunc mea vix totum Bibliotheca capit.* Et pourtant tout cela tombe en peu d'années ; tout cela disparaît comme le kikajon de Jonas. »

Il ne sera pas déplacé de dire ici quelques mots de la famille de l'homme dont nous venons de raconter la vie, car elle aussi occupa une grande place dans son

cœur, et elle reçut de lui, comme tout ce qui l'entoura, une empreinte profonde.

L'aîné des fils, Jean-Rodolphe, n'avait ni les dehors ni les dons brillants de son père, mais il en avait la solidité et l'excellent esprit. Il se fixa à Bâle, où il avait fait ses principales études, et devint pasteur de l'église française de cette ville. Aussi distingué par les qualités du cœur que par celles de l'intelligence, il eut un ministère fort utile, et son père même en faisait cas, au point de le consulter dans les circonstances difficiles. Il était un excellent directeur pour les jeunes Neuchâtelois qui venaient faire leurs études à Bâle, et les entourait des soins les plus éclairés et les plus vigilants. Il n'ambitionnait pas le grand jour de la publicité, et cependant il a publié deux ouvrages qui ont pris rang parmi les meilleurs livres d'édification. Le premier, destiné à préparer les fidèles à la sainte Cène, est intitulé les *Devoirs des communicants*; l'auteur le dédia à son père, et la dédicace de ce livre est un tribut public de reconnaissance et de piété offert par le pasteur de Bâle à celui auquel il devait, après Dieu, tout ce qu'il était devenu. Le second est la *Nourriture de l'âme*, recueil de prières et de méditations appliquées aux diverses circonstances, publiques ou privées, des individus et des familles.

Samuel Ostervald, frère cadet du précédent, entra dans la carrière de la jurisprudence et remplit plusieurs



emplois honorables dans son pays, qu'il a doté d'un grand et important ouvrage, les *Lois, us et coutumes de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin*. C'est le seul Ostervald qui ait laissé une postérité⁴.

Outre ces deux fils, M. Ostervald avait deux filles, dont l'une, M^{lle} Barbe, qui avait l'air et la taille de son père, et qui à des dons naturels joignait une éducation soignée, épousa l'un des fils du chancelier de Montmollin, et dont l'autre, Susanne, épousa M. Samuel Chambrier.

Ainsi M. Ostervald s'est vu, avant de quitter ce monde, comblé de toutes les bénédictions du Vieux et du Nouveau Testament, et il a pu donner la sienne, en mourant, à trente-cinq enfants ou petits-enfants, y compris ses gendres. C'était un admirable spectacle que de le voir, dans sa blanche vieillesse, au milieu de ce petit peuple, qu'il aimait à réunir chez lui dans de joyeux repas de famille, partageant entre eux toute sa tendresse, sans jamais faire de jaloux !

Dès qu'on eut appris la mort de M. Ostervald, le conseil de ville s'assembla à l'extraordinaire, le dimanche après le service, pour délibérer sur la meilleure manière d'honorer sa mémoire. Il y fut résolu unanimement : « Que son corps serait enseveli dans » l'Eglise neuve ; qu'outre la cloche ordinaire on son-

⁴ Il ne reste personne aujourd'hui qui porte le nom d'Ostervald.

» nerait aussi celle de trois heures à la Collégiale ; que
» l'on prononcerait son oraison funèbre en chaire ; que
» l'on construirait une tombe et un monument sur le-
» quel on graverait une épitaphe à l'honneur de ce
» grand homme ; que l'on enverrait à sa famille une
» députation composée de trois membres de la magis-
» trature pour lui faire compliment de condoléance et
» la prier de consentir à ce que la ville, pour éterniser
» la mémoire de son vénérable pasteur, lui consacrat
» ces monuments publics de sa juste reconnaissance. »

Les motifs de cet arrêt sont remarquables ; ce sont : ses dons extraordinaires, ses qualités éminentes, ses travaux continuels pendant plus de soixante ans pour l'instruction et l'édification de l'église, ses pieux établissements pour le culte, ses ouvrages de morale pour le bien du genre humain, et enfin ses leçons particulières données à la jeunesse avec tant de générosité et de persévérance, sans la moindre rétribution. Et comme, en 1696, il avait fait la dédicace de cette église neuve et qu'il avait prononcé un excellent sermon sur ces paroles du Psaume XXIV : « Portes, élevez vos têtes ; portes éternelles, haussez-vous, et le roi de gloire entrera », on choisit le même lieu pour sa sépulture, précisément au pied de cette chaire d'où il avait, pendant plus de cinquante ans, fait retentir avec tant de force les oracles des prophètes et du Fils de Dieu.

Ce fut encore M. le banneret Chambrier qui porta la parole de la part du conseil de ville ; il était accom-

pagné d'un maître-bourgeois et d'un maître des clefs¹. M. Samuel Ostervald, à la tête de la famille, répondit à ces messieurs que, « quoique ces honneurs funèbres » fussent très-peu d'accord avec les sentiments et la » modestie de son père, lequel, selon toute apparence, » ne les aurait pas approuvés, sa famille, cependant, » ne pouvait que les recevoir avec tout le respect et » toute la reconnaissance dus à des magistrats qui vou- » laient bien lui donner, dans cette triste conjoncture, » une consolation si touchante et si honorable. »

Le lundi 17, les pasteurs du colloque de Neuchâtel se rendirent en corps chez le défunt et présentèrent leurs condoléances à la famille. M. Gallot, qui était catéchiste, porta la parole en leur nom et exprima d'une manière très-vive la part qu'ils prenaient à une si grande perte. Peu après, la compagnie des pasteurs, c'est-à-dire la classe elle-même, dont la plupart des membres s'étaient rendus en ville pour ce sujet, fit une démarche semblable. Ils avaient à leur tête M. de Montmollin, collègue du défunt, qui prouva dans cette occasion qu'on est toujours éloquent quand on parle du cœur. Enfin, les étudiants en théologie ne se crurent point dispensés par leur jeunesse d'un devoir qui les concernait plus que personne; leurs regrets étaient trop vifs pour les contenir dans le silence. Ils se formèrent

¹ MM. Deluze, maître bourgeois, et Baillod, de Bellevaux, maître des clefs.

en corps, firent choix d'un orateur et se présentèrent à la famille : tout le monde convint que leur compliment n'avait cédé la palme à aucun autre. En général, tous les ordres s'empressèrent de lui rendre les derniers devoirs, et jamais convoi funèbre n'a été si nombreux à Neuchâtel, car on compta plus de 5,000 personnes à la cérémonie qui eut lieu dans le temple ; les magasins furent fermés. L'oraison funèbre fut prononcée par M. Gallot, et il s'acquitta très-dignement de sa tâche. L'oraison finie, on reconduisit les parents jusqu'à la maison du défunt, où les salutations réciproques durèrent encore quelques moments et terminèrent la cérémonie.

Nous citerons ici un fait curieux et significatif à la fois. Un bon capucin des frontières de la France, qui connaissait M. Ostervald de longue date et qui l'estimait jusqu'à lui rendre visite régulièrement une fois par année à Neuchâtel même, tant par un principe de piété que par un principe de reconnaissance, comme il le disait à tout le monde, arriva à Neuchâtel le jour même des funérailles. Il alla voir le corps comme les autres, dans la chambre où on l'avait exposé et y donna des marques de l'attendrissement le plus sincère ; mais il ne voulut point troubler le convoi ni l'oraison funèbre par son habit. Seulement, vers le soir, quand tout le monde se fut retiré, il se glissa dans l'église encore ouverte et, s'étant mis à genoux devant la tombe où le corps avait été déposé, il l'arrosa de ses larmes.

y fit ses dévotions à sa manière, mais mentalement, pour ne choquer personne ; après quoi il se retira, satisfait de la consolation qu'il avait eue, se louant toujours des bontés qu'il avait reçues du défunt, et pour le temporel et pour le spirituel. Ce bon religieux était connu de diverses personnes qui lui faisaient civilité, mais dès qu'il avait vu et entretenu M. Ostervald, il s'en retournait aussitôt vers son monastère, comme si tout le reste lui eût été indifférent.

Ce religieux n'était pas le seul, parmi les catholiques, qui rendît justice à M. Ostervald. Tout ce qu'il y avait de plus éclairé dans cette communion lui appliquait unanimement le caractère de Conrart : il ne lui manque que l'orthodoxie romaine. M. l'abbé Bignon a reconnu le mérite du traité des *Sources de la corruption* et du *Catéchisme*, et leur a donné place dans la bibliothèque de Louis XIV. M. Colbert, évêque de Montpellier, M. Fléchier, évêque de Nîmes, et quantité d'autres possédaient ses ouvrages et ne l'ont point dissimulé dans l'occasion à des protestants étrangers. Les livres de M. Ostervald parlaient pour lui. Mais personne ne s'est déclaré avec plus de candeur que l'illustre Fénelon, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. M. Ostervald partageait les vues qu'il exprime dans *Télémaque* au sujet du mariage des jeunes gens ; M. de Cambrai partageait celles de M. Ostervald quant aux premiers linéaments de la religion, et, quoiqu'il n'eût jamais vu notre pasteur, il l'estimait et

l'aimait, d'après la manière unanime dont tant d'officiers suisses admis tous les jours à sa table lui avaient dépeint son caractère.

Ces sentiments furent mis au jour assez singulièrement, par de longs entretiens qu'eut Fénelon avec un jeune homme de Neuchâtel, durant la guerre de 1702. Ce dernier était maçon de son métier ; comme il se trouvait sans ouvrage à Cambrai, l'archevêque, touché de sa position, lui en donna et l'occupa pendant quelques semaines à des réparations qu'il avait projetées dans son jardin ; il prenait plaisir, entre temps, à l'interroger sur son pays, sur sa profession, sur ses aventures. La conversation ne tarda pas à tomber sur M. Ostervald, et elle y revint plus d'une fois. Voici quelques lambeaux de ces entretiens :

Connaissez-vous ce digne pasteur ? — Si je le connais ! je n'en connais pas d'autre. — Mais est-il vrai, ce qu'on dit de lui, qu'il prêche si bien et qu'il vit comme il prêche ? — Holà oui, monsieur (notre Neuchâtelois ne disait pas monseigneur) ; quand vous auriez un cœur de pierre, sous votre respect, il vous toucherait. — Et comment est-il fait de sa personne ? — Ah ! monsieur, il est fait comme un ange : il est plus grand que vous et moi ; mais, quand il se fâche, il fait trembler tout le monde. — Est-il possible ? — Oui certes. — Apparemment, c'est tout comme ici, le peuple n'en devient pas meilleur ? — Ah ! vous pouvez bien le dire ; c'est leur faute. — Prêche-t-il souvent ?

— Oh ! monsieur, il prêcherait tous les jours, si on le voulait. — N'a-t-il point donné au public quelques ouvrages ? — Oh que si ! nous avons son catéchisme, où les réponses sont bien déduites et bien belles ; quand je les lis, il me semble que je le vois en chaire. — N'a-t-il point publié d'autre livre, que vous sachiez ? — Holà oui ! il en a fait un contre les paillards, qui est bien bon. — J'espère, mon ami, que ce n'est pas là votre cas ? — Dieu m'en préserve ! — Et si la tentation s'en présentait, que feriez-vous ? — Je lui dirais comme j'ai toujours fait : Va, arrière de moi, Satan ! — C'est très-bien, mon ami ; tenez, voilà un pour-boire.

Toutes ces ingénuités étaient si fort du goût du prélat, que le lendemain c'était à recommencer. Quelquefois même, il faisait venir une demi-pinte pour animer le babil aussi bien que le travail de son ouvrier, mais, qu'il y eût du vin ou qu'il n'y en eût pas, il était toujours sûr de recevoir la pièce blanche outre le salaire convenu. Enfin, quand il eut tout réparé et garni sa valise, il ne songea plus qu'à revoir le pays. M. de Cambrai le combla de bénédictions, l'exhorta à ne pas détruire sa foi par ses œuvres, et « n'oubliez pas, ajouta-t-il, de faire mes compliments à M. Ostervald ; dites-lui que je l'estime, que je l'honore et que j'ai tous ses ouvrages. » Aussi, dès qu'il fut de retour à Neuchâtel, notre homme ne manqua-t-il point de s'acquitter

de sa commission. On le reçut fort amicalement et tout le voisinage en fut informé.

Après cela, il serait fort inutile de rapporter ici tous les témoignages publics ou particuliers que M. Osterwald a reçus des protestants durant tout le cours de son ministère et même après sa mort. Nous en avons cité quelques-uns, mais on ferait un livre de tous les noms qu'on pourrait y ajouter.

Si maintenant nous voulions exposer en détail tous les fruits de son ministère, nous n'y parviendrions pas. Par son exemple et par sa prédication, il imprimait le respect à toute la magistrature ; il animait ses collègues dans une carrière où il se distinguait des premiers ; il formait ses élèves à la lutte spirituelle où ils devaient bientôt le suivre ; il dirigeait les principales familles dans l'éducation de leurs enfants, et les enfants, dans le juste retour qu'ils devaient à leurs supérieurs ; il protégeait les veuves et les orphelins et servait de père à ceux qui se trouvaient sans appui, surtout lorsqu'il avait remarqué en eux des sentiments de piété. Que d'aumônes, que de gratifications ont passé par ses mains ! Il avait comme un sixième sens pour pénétrer dans la situation des autres et cette espèce de divination n'était jamais stérile. Aussi, dès qu'on eut fondé à Neuchâtel ce qu'on nomme la maison de charité¹, il en fut l'un des premiers administrateurs.

¹ La maison des orphelins.

Nous terminerons cette biographie en choisissant parmi les nombreux vers que la mort du vénérable Ostervald inspira à ses concitoyens, ceux qui ont été gravés comme épitaphe sur sa tombe :

Viro multis nominibus devenerando
Johanni Frederico Ostervald
Hujus ecclesiæ
Ann. XIII diacono. XLVIII pastori
pio, facundo, fideli,
Ad extremum vitæ tempus indefesso
theologo consumatæ doctrinæ,
zelique inculpati,
ss. theol. candidatorum gratuito
formatori;
laboribus, scriptis,
de universa republica christiana
optime merito,
Societ. angl. de propaganda fide
Socio lectissimo
gregi quem rexit amatissimo
jam desideratissimo,
hoc monumentum
pietatis ergo posteris usque
recolendæ
mœsti posuere
consules senatus neocom.
Natus die XXV nov. MDCLXIII.
perculsus lethali morbo
inter concionandum
apud gregem, die XIV aug. MDCCXLVI
denatus die XIV april MDCCXLVII
Triduo post sepultus
In frequentissimo lacrimabundæ
Ecclesiæ cencessu.
Si attendis, ecclesia, et hic sub
frigido marmore pastor ille tuus
concionatur.

« Le magistrat et le conseil de la ville de Neuchâtel ont élevé ce monument, témoignage de leur affection et de leurs regrets, à J.-F. Ostervald, homme distingué et au plus haut degré vénérable. Treize ans diacre et quarante-huit ans pasteur de cette église. Pieux, éloquent, fidèle. Infatigable jusqu'à la fin de sa vie. Théologien d'une vaste science et d'un zèle à l'abri de tout reproche. Instituteur, par pure bienveillance, des étudiants en théologie. Ayant bien mérité de toute l'église chrétienne. Membre distingué de la Société anglaise pour la propagation de la foi. Particulièrement cher à son troupeau, qui le pleure maintenant.

» Né le 25 novembre 1663.

» Frappé d'une maladie mortelle au milieu de ses prédications, le 14 août 1746. Mort le 14 avril 1747. Enterré trois jours après en présence de tous les membres de son église en larmes.

» Eglise dont il fut le pasteur, écoute : Si tu sais être attentive, il continue à te parler du fond même de son tombeau. »

FIN.

NOTE ¹

Voici comment l'un des hommes les plus capables de prononcer un jugement en pareille matière, M. le pasteur de Bellefontaine, auteur d'une *Histoire de la prédication* (inédite), apprécie Ostervald :

« Nommer Ostervald, c'est faire son éloge. Je ne m'étends pas sur son caractère, sur ses talents, qui sont connus de chacun de nous, sur les ouvrages dont il a enrichi la littérature; je me borne à sa prédication. On la vante, et avec raison; on sait avec quels succès Ostervald a prêché; mais je dis qu'à cet égard on ne sent pas encore assez son mérite, et voici sur quoi je me fonde. J'entends attribuer ses succès en partie à sa réputation, à la dignité de son extérieur, à la beauté de son action et de son organe : toutes ces causes ont pu sans doute influencer sur le jugement de son auditoire, mais on conviendra que sa grande réputation suppose un mérite éminent... J'avoue que ses sermons, tels qu'il les a prononcés, nous plairaient peut-être moins aujourd'hui qu'autrefois : le goût a changé; mais il n'en est pas moins vrai que pour son temps sa prédication était excellente. Jugeons-en par les sermons qu'il nous a laissés.

» Il explique ses textes assez longuement, selon la méthode qu'on suivait alors; mais il les explique bien, sans verbiage, sans discussions ennuyeuses, sans affecter une érudition inutile; ensuite il en vient promptement à la partie qu'il appelle l'application, et qui fait au moins les deux tiers de son sermon; et cette appli-

¹ Voir page 65.

cation, c'est son sujet même qu'il réduit en proposition; c'est l'énoncé de la vérité qui découle du texte qu'il vient d'éclaircir, et dont il a expliqué tous les termes. Ainsi la partie qu'il appelle application, nous la nommerions aujourd'hui la tractation du sujet. On voit qu'Ostervald commençait à abandonner la forme antique, pour se rapprocher de la nôtre. Son jugement le servait bien; il ne lui restait plus qu'à changer les noms.

» Ostervald avait trop de dignité pour se permettre en chaire de grands mouvements: son caractère et le genre qu'il avait adopté ne l'y portaient pas; mais, quelle belle simplicité! quelle clarté! quel fonds de raison! quelle piété vive et profonde! voilà ce qui le caractérise et le distingue. Il paraît s'oublier entièrement lui-même; jamais il ne met un mot pour l'effet; jamais il ne paraît songer à l'effet qu'il veut produire, mais seulement à exposer la vérité, telle qu'il l'a conçue et qu'il la croit au fond de son cœur; mais, malgré cela, sa composition n'est pas froide; elle vous pénètre, elle vous convainc, elle vous communique sa persuasion et le sentiment qui l'anime. On sent dans tout ce qu'il dit une chaleur concentrée, profonde, qu'il renferme avec une sorte de modestie, qu'il ne cherche point à faire éclater, mais qui n'en produit que plus d'impression sur ceux qui l'écoutent; et ces qualités lui sont propres: je ne connais aucun prédicateur qui les possède à un si haut degré; à cet égard, il me paraît rivaliser avec Démosthènes. Je sais bien qu'il n'a pas son imagination, son impétuosité, sa force entraînant, mais comme lui il a le rare mérite de s'oublier, et jamais la religion n'a parlé un langage plus persuasif et plus imposant. De tous les sermons que j'ai lus, aucun ne m'a fait rentrer en moi-même et ne m'a inspiré des sentiments de piété comme ceux d'Ostervald.

» En le lisant, on admire sa belle âme, et l'on forme des vœux secrets pour lui ressembler. Je voudrais que les étudiants en théologie et les jeunes ministres l'étudiassent avec soin, non pas pour l'imiter en tout, mais pour apprendre à mépriser, comme lui, les faux brillants, les déclamations inutiles, les phrases vides et ampoulées, pour apprendre à exprimer des idées saines, à parler raison à un peuple qui vient pour entendre des vérités et demande

que l'instruction accompagne le sentiment. Je ne suis pas surpris du bruit que ses sermons ont fait, au point que les catholiques l'estimaient, et que Fénelon lui-même a fait son éloge. Ostervald méritait cet honneur; et quand nous lisons ses sermons, ils confirment le jugement qu'en ont porté ses contemporains. Quoi de plus propre à troubler la fausse sécurité du pécheur, que son premier discours sur les gendres de Loth, qui se moquaient des menaces et de la prédiction des anges envoyés du Ciel pour les préserver de l'embrasement de Sodome? quoi de plus terrible que son sermon de jeûne, où il fait entrevoir les jugements de Dieu prêts à fondre sur les nations coupables? quoi de plus adroit que la manière dont il reprend les vices des magistrats? Il ne leur fait pas des reproches directs, de peur de les exposer au mépris du peuple, mais il leur met sous les yeux la conduite condamnable des magistrats qui gouvernaient le peuple hébreux; il leur présente ainsi le miroir, et, comme un autre Nathan, les force à se condamner eux-mêmes. Quoi de plus sublime que la peinture qu'il nous fait de la conduite d'un vrai fidèle dans le sermon intitulé : *Tableau du chrétien*? On voit qu'il en a puisé les traits dans son âme, et que, sans y penser, il s'est peint lui-même. Quoi de plus intéressant que le sermon qu'il composa pour la dédicace du nouveau temple que bâtirent les habitants du village des Planchettes, érigé en paroisse au commencement du siècle dernier? On voit qu'il est susceptible de tous les tons, et qu'il sait modifier son langage selon l'âge, le caractère et la condition de ceux auxquels il s'adresse : il parle à tous les ordres de la paroisse, aux chefs, aux pères et aux mères, aux personnes âgées, aux jeunes gens; il leur rappelle les devoirs que la religion leur impose; il reprend leurs vices; il les encourage; il leur adresse des directions et des remontrances; il descend même jusqu'aux enfants, et, prenant un ton simple et paternel : « Bénissez Dieu, vous, enfants, qui avez » déjà quelques connaissances : vous voyez ce que vos pères n'ont » pas vu, quand ils étaient jeunes. Un temps viendra que vous » vous souviendrez avec plaisir de cette journée. » Je ne finirais pas, si je voulais faire connaître toutes les beautés et tous les endroits remarquables de ses sermons : ils donneraient une idée plus

juste de sa manière de prêcher que tous les éloges qu'on en pourrait faire, mais, pour bien juger ces endroits, il faut les contempler à la place où il les a mis, et ne pas les séparer du discours dont ils font partie.

» Je me bornerai à transcrire un seul morceau : c'est celui où il censure les défauts qui commençaient de son temps à s'introduire dans la prédication ; il est trop utile et trop beau pour être ignoré, et je croirais être coupable envers mes lecteurs, si je négligeais de le faire connaître : « Une certaine méthode de prêcher » s'est introduite, qui est bien éloignée de celle des apôtres : plusieurs font de l'éloquence mondaine le fort de la prédication : ils » tournent tous leurs soins de ce côté-là, comme si c'était par des » discours fleuris, par des pensées brillantes, par des expressions » vives et hardies, ou par un beau geste, qu'on pourra faire des » chrétiens. D'autres prêchent en philosophes plutôt qu'en ministres de Jésus-Christ : ils prêchent à peu près comme Platon, » Socrate ou Sénèque auraient prêché ; ils ne vont guère au-delà » de la religion naturelle. Ce sont de grands raisonnements, de » belles moralités ; ce sont des réflexions tantôt sur l'excellence de » la vertu, tantôt sur la laideur du vice, tantôt sur le bien de la » société, tantôt sur le cœur de l'homme. Ces réflexions peuvent » être justes ; elles ont leur utilité ; mais le principal manque dans » ces discours : Jésus-Christ, sa croix, sa grâce, son esprit n'y entrent presque pour rien ; l'onction n'y est pas ; et s'étonnera-t-on » si la prédication est sans force ? Voulons-nous conduire les hommes à Dieu ? Commençons par les amener à Jésus-Christ ; prêchons l'Evangile comme nos maîtres, les bienheureux apôtres l'ont prêché. Ils ont fait gloire d'être les prédicateurs de la croix : » Ils ne se sont proposé autre chose, et pour le fond de la doctrine et pour la manière de l'annoncer, que de prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

» Attachons-nous tous, chrétiens, à cet objet de notre foi : » ayons-le sans cesse devant les yeux et dans le cœur. Pensons » sans cesse à ce que Jésus-Christ est et à ce qu'il a fait pour nous, » et nous vivrons d'une vie toute nouvelle. »

» Je n'ai jamais rien lu de plus beau, et je ne crois pas que,

dans tous les sermonnaires, ou catholiques ou protestants, on trouve rien qui en approche : c'est le langage de la raison et de la piété; ce sont les expressions d'un homme de Dieu, dont le cœur ne vit que pour Jésus-Christ, et a l'habitude de se nourrir de la substance même de l'Évangile.

» Du temps d'Ostervald, les réformés comptaient parmi eux trois théologiens célèbres, qu'ils regardaient comme les remparts de la religion contre les attaques de l'impiété et les doctrines nouvelles et dangereuses : Turretin, de Genève, Werenfels, de Bâle, et Ostervald. Ce triumvirat chrétien réunissait ses efforts contre les illusions trop communes de ceux qui font consister la religion dans la foi séparée des œuvres. C'était alors l'erreur dominante, erreur qui se renouvelle dans tous les siècles; et ils parvinrent enfin à l'anéantir : c'est le grand but et la clef des sermons qu'il a composés; c'est le but principal de ceux de Werenfels, son ami intime. Werenfels, grand théologien, poète et littérateur, avait peut-être encore plus d'esprit qu'Ostervald, et non moins de science et de piété; du moins on leur attribue des qualités et des vertus à peu près semblables. Ils étaient dignes d'être amis et ils le furent jusqu'à la mort. L'éloge de l'un fait celui de l'autre; et comme l'amitié les avait unis, j'ai cru devoir les réunir dans un même article. »

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------|--------|
| PRÉFACE | page 3 |
|-------------------|--------|

CHAPITRE PREMIER.

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Naissance d'Ostervald ; Jean-Rodolphe Ostervald, son père, et le <i>Consensus helvétique</i> . Enfance de Jean-Frédéric. Séjour à Zurich. Il fait ses humanités à Neuchâtel. Il va à Saumur. Etat de cette académie. Etudes philosophiques. Excursion à la Rochelle, puis à Orléans. Les Universalistes et les Particularistes. Pajon et sa théologie. Séjour à Paris. Allix ; Claude ; le théâtre. Charles Tribolet, ami d'Ostervald. Retour à Saumur : Terond. Il est rappelé à Neuchâtel. Deux prédications. Son père meurt. Etudes à Genève. Consacré à dix-neuf ans. Son mariage | p. 13 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|

CHAPITRE DEUXIÈME.

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Ostervald diacre de Neuchâtel. Ses catéchismes. Sermons du Mardi : reproduits dans les <i>Sources de la corruption</i> . Facilité d'improvisation. Ostervald pasteur. Son ministère. <i>Traité contre l'impureté</i> . Triumvirat helvétique. Ostervald doyen. Amélioration des psaumes. Leçons de théologie. <i>Morale, Théologie, Exercice du saint ministère</i> | p. 30 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|

CHAPITRE TROISIÈME.

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| Tribolet collègue d'Ostervald. Son <i>Catéchisme</i> . Approbation générale : quelques oppositions. Voyage à Zurich, à Bâle et à Ge- | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|

nève. An 1707. Agitation politique. Conduite d'Ostervald dans ces circonstances. Metternich. La classe p. 46

CHAPITRE QUATRIÈME.

Visite de Werenfels et de l'évêque Burnet. Ostervald les accompagne à Genève. Institution des visites pastorales. Ostervald prédicateur et professeur. Liturgie. Grand incendie. Mort de Madame Ostervald. Werenfels visite son ami et le conduit à Berne et à Bâle. *Arguments et réflexions* sur l'Ecriture sainte. *Nouvelle édition de la Bible*. Désintéressement d'Ostervald. Mort de Tribolet. Sa tendance théologique et ses qualités littéraires. Ostervald publie des *Sermons*. Ses ouvrages théologiques. Son activité. Il est frappé d'apoplexie; sa maladie; sa mort p. 60

CHAPITRE CINQUIÈME.

Particularités sur Ostervald : son tempérament; son genre de vie. Education de ses enfants. Ses idées sur la gloire, sur le style, sur la philosophie, sur les journaux et sur les auteurs. Sa postérité. Ses funérailles. Un capucin. Jugement de Fénelon sur Ostervald. Autres témoignages d'estime. Quelques fruits de son ministère. Son épitaphe p. 81

Vu
LT
92-93

L'Atelier du Livre
chez-le-bart
☎ 038/55.11.56

